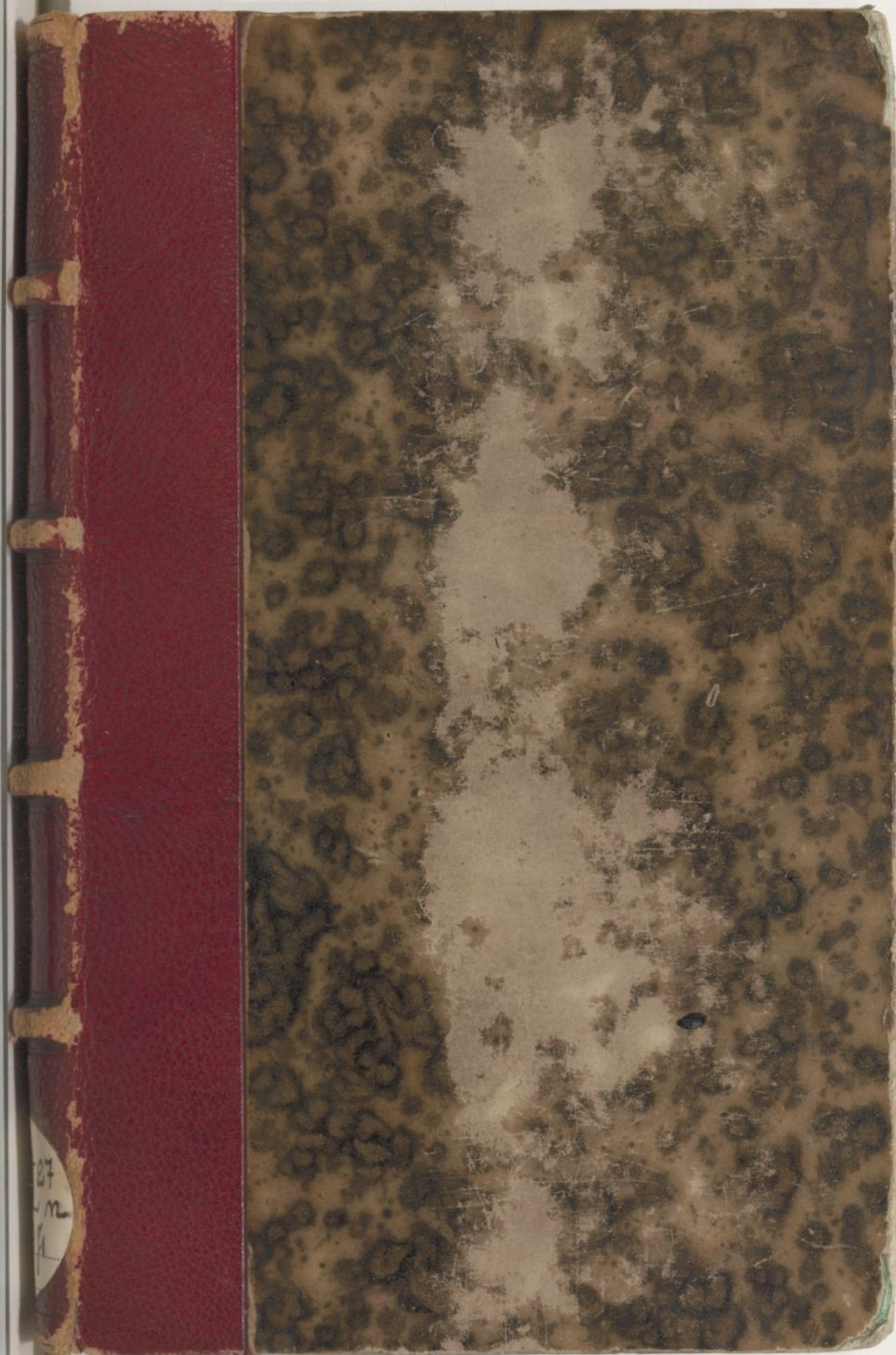
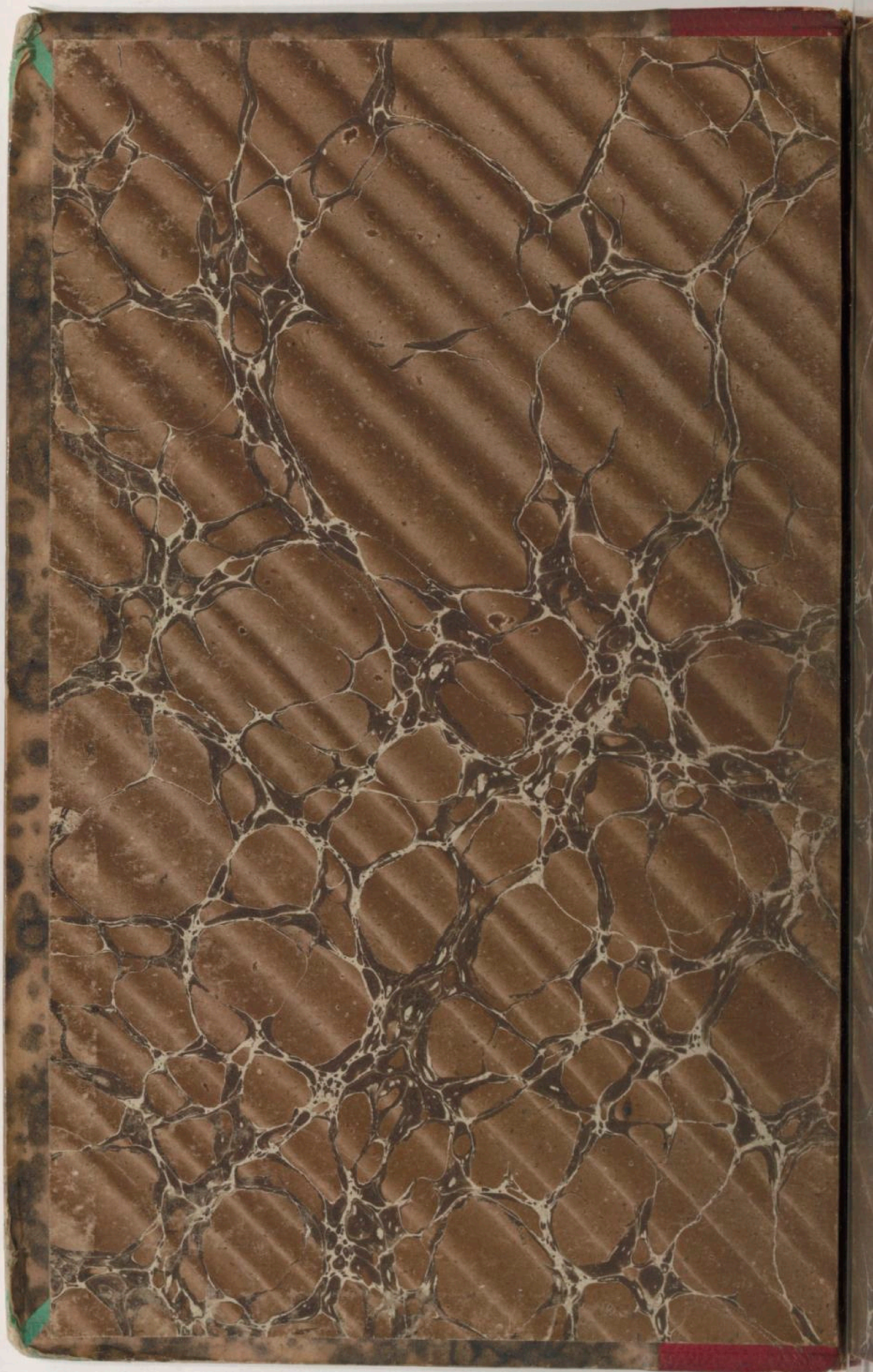
Histoire de ma vie. Tome 2 / par George Sand





HISTOIRE
DE MA VIE.



PARIS, TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,

RUE GARANCIÈRE, 8.



HISTOIRE

DE MA VIE

PAR

GEORGE SAND.

Charité envers les autres;
Dignité envers soi-même;
Sincérité devant Dieu.

Telle est l'épigraphe du livre que j'entreprends.

15 *avril* 1847.

GEORGE SAND.



TOME DEUXIÈME.

PARIS
VICTOR LECOU, ÉDITEUR,
RUE DU BOULOI, 10.
1854

PREMIÈRE PARTIE.

(*SUITE.*)

CHAPITRE QUATRIÈME.

(Suite.)

Recueil de lettres sous la Terreur.

LETTRE VII.

(Sans date.)

Tu dates toujours tes lettres de six heures du matin. Cette heure me choque, ma bonne mère; tu te couches tard, donc, tu ne dors pas assez. Je crains que cela ne prenne sur ta santé. . . . .

Ce soir, comme nous lisions en marchant, sur la route de Versailles, nous avons entendu une voix nous appeler; c'était Feuillet, du comité révolutionnaire. Il nous a fait beaucoup d'amitiés et nous a demandé de tes nouvelles. Comme il était en voiture, nous n'avons pu lui parler longtemps.

On dit que si les commissions ne sont pas mises en activité dans un mois, ce sera le comité de sûreté générale qui décidera du sort des détenus, d'après les tableaux des sections. Chacun dit sa nouvelle, vraie ou fausse. . . . .

Je fais bien aussi en me couchant

des réflexions sur notre sort, ma bonne mère, mais je ne raisonne pas de même que toi. Tu dis que plus tu avances, plus ton espoir s'éloigne. Il est constant que toute souffrance a un terme; donc, plus nous avançons, plus nous approchons de ce terme désiré. Si nous regrettons les jours heureux, nous devons nous réjouir des jours malheureux qui sont passés et les regarder comme des médecines avalées. . . . . . . Ah! que le médecin qui t'enverrait à Passy ferait deux belles cures! qu'il guérirait bien les blessures profondes qui nous sont faites depuis six mois!... J'ai été ce soir me promener le long de la rivière en avançant vers Meudon, c'est

délicieux. Des coteaux couverts d'arbres et de charmantes maisons de campagne bornent l'horizon. De quelque côté que vous regardiez, votre œil est charmé; d'un côté Paris, qui vous présente ses édifices les plus majestueux, de l'autre, les campagnes les plus riantes. Que je te regrette dans mes promenades! Ces jouissances sont bien imparfaites goûtées loin de toi.

Je suis revenu par Auteuil. J'ai demandé où était la maison de Boileau. Tout le monde la connaît. Elle passe pour la plus ancienne. Cette maison est habitée aujourd'hui par un extravagant qui ne l'a pas respectée. Il l'a fait reblanchir, lui a

donné une forme toute neuve et n'a pas manqué de détruire ces buis, ces ifs tondus, palissés par *Antoine*. Il a fait un jardin anglais de ces allées sous lesquelles Boileau composait, sous lesquelles se rassemblaient les génies de la France, d'Aguesseau, Lamoignon, Racine, Molière, la Fontaine! J'ai pourtant retrouvé une seule allée de ce temps-là, qu'on a épargnée par hasard. C'est là qu'*il* méditait peut-être de préférence, c'est là qu'il faisait le procès aux vices et aux ridicules du genre humain.

Si cette maison m'eût appartenu, je l'aurais laissée avec tous ses vieux ornements, je ne l'aurais rétablie qu'en la faisant étayer. Les jardins

eussent été entretenus sur les anciens dessins; mon jardinier se fût appelé Antoine. Cette demeure eût été entièrement consacrée à la mémoire du grand poëte.

En revenant, comme nous pensons toujours que ta détention ne peut plus être de longue durée, nous avons visité des appartements qui pourraient te convenir. Il y en a un d'où l'on découvre tout Paris; mais il y a un arbre qui est comme celui de Rousseau; il te cacherait toute la montagne Sainte-Geneviève, cette plage maudite qui te rappellerait de tristes souvenirs. Ah! que je voudrais que tu vinsses choisir toi-même! que je serais heureux!

J'espère que les temps deviendront meilleurs. . . . .

Je t'embrasse de toute mon âme, de toute ma tendresse.

LETTRE VIII.

Passy, 27 floréal, huit heures du soir.

Je rentre dans l'instant. Antoine est venu de ta part savoir de mes nouvelles. Il m'a un peu rassuré, je craignais que la possibilité de t'écrire ne me fût encore ôtée. Toutes ces nouvelles sont bien tristes. Tantôt on ne peut te voir, tantôt on ne peut t'écrire. Quand ces tourments finiront-ils? Adieu, ma bonne mère, Antoine veut partir; il est tard, et je n'ai pas encore été signer à la municipalité.

LETTRE IX.

28 floréal.

J'ai suivi ton conseil, ma bonne mère, j'ai encore été revoir cette après-midi la maison de Boileau; mais comme les portes en étaient fermées, cette fois je n'ai vu que le dehors. Je me suis bien douté que tu ne serais pas d'avis du rétablissement des ifs et des vieux buis. Tu préfères des arbres à longs rameaux balancés dans les airs, à ces charmilles, à ces arbres tondus qui ont pris la roideur du fer qui les taille. Mais mon intention n'était pas de faire du *romanesque* en les rétablissant. C'était de me transporter par

la pensée au temps où vivait Boileau : de même que sur la scène on nous montre les Grecs et les Romains avec leurs habits, leurs édifices et leurs meubles. Ainsi, pour ne rien omettre, on m'eût vu me promener dans mon jardin en grande perruque et en nœuds de manche... Mais je quitte *mon* jardin d'Auteuil et reviens au présent. Les commissions, à ce qu'on dit, ne sont point nommées, quoique la Convention ait décrété qu'elles seraient en activité le 15 floréal... Nous sommes au 28, et il est certain qu'elles ne sont dans aucune prison. Lorsque j'ai appris qu'il y aurait un tribunal nommé pour juger les détenus, j'ai regardé ce moment comme celui de

ta délivrance, connaissant l'équité des représentants du peuple et la justice de ta cause. Nous voilà encore frustrés dans nos espérances de ce côté. Cependant il y a des gens qui disent que ce sera le comité de sûreté générale qui en décidera.

Bonsoir, ma bonne mère, je t'embrasse comme je t'embrassais à la même heure lorsque nous étions ensemble. Que je regrette ce temps! qu'il était heureux! Nous voilà dispersés comme des feuilles par le vent, et sans savoir pourquoi!

LETTRE X.

29 floréal.

Il y a aujourd'hui trois semaines que je ne t'ai vue et que je suis dans ce lieu de *plaisance*, loin de toi, loin de mes foyers, de mes amis; je suis aussi fatigué de corps que d'esprit. Une longue promenade est la cause de ma fatigue physique; mais quant à la fatigue morale, ce n'est pas une bonne nuit qui me reposera. Il me faudrait être avec toi, et tout le reste ne serait rien. Tu me compares à une rose, ma bonne mère, je t'assure que depuis six mois je suis bien rembruni, et d'idées et de teint. Avec

une légère nuance de plus, je pourrais le disputer à Otello. Il faut se prendre de cela au blond Phœbus. Quant aux idées, dans ma situation on ne voit plus les objets lilas et aurore..... Je ne crois pas que la grêle, la neige, le tonnerre qui tomberont à Nohant doivent nous inquiéter beaucoup, car pour les revenus de cette terre, ils ne nous appartiennent pas pour le moment. Qu'on est heureux d'être à l'hôpital! on n'y a point l'inquiétude de la conservation de ses biens! Et que cette inquiétude est peu de chose en comparaison de la privation que j'éprouve maintenant! Je dis :

De tous les biens que vous m'avez ravis,
Grands dieux! je ne réclame qu'elle.

C'est là mon refrain. Qu'on me rende ma mère, je ne demande plus rien.

Adieu, toujours adieu! Quand donc nous dirons-nous aussi souvent bonjour?

MAURICE.

LETTRE XI.

Passy, 1er prairial an II.

Enfin, nous pouvons fonder notre espoir sur quelque chose! Si tu lis les journaux, tu sais comment les commissions jugeront. Il y aura trois classes, l'une sera renvoyée au tribunal révolutionnaire. Ceux que les commissions jugeront ne pas être détenus pour des causes assez graves seront renvoyés au comité de sûreté générale. On condamnera à l'exil ou à la détention jusqu'à la paix, mais on ne pourra mettre en liberté sur-le-champ. N'importe, une fois envoyée au comité de sûreté générale, toi, tu es libre! Cette

bonne nouvelle m'a fait passer une journée toute différente des autres. J'ai dîné chez M. de Vézelay et j'ai été ensuite chez M. de Serennes. Il y avait un jeune homme, élève de Cramoltz, qui a joué parfaitement de la harpe. Cela m'a fait grand bien, car il y a longtemps que je n'ai entendu de musique. Tu as raison, cela remonte l'esprit, et surtout pouvant m'abandonner au doux espoir de te revoir, de t'embrasser, de vivre avec toi. Je saute de joie quand j'y pense. Cela serait si doux après cette longue et cruelle absence! Une fois que je te tiendrai, je ne m'inquiéterai plus de rien, je ne désirerai plus rien, tous mes souhaits seront accomplis.

Bonsoir, ma bonne mère, je vais m'endormir sur ces riantes idées; toutes les nuits je rêve que tu es en liberté, que nous sommes ensemble; hier, en dormant, je croyais que nous étions tous réunis. C'était dans ton ancienne maison; Victor, tous nos amis y étaient, nous avions tous été rendus à nos foyers. La joie régnait, tout cela allait bien, lorsqu'un démon fâcheux m'a réveillé. Bonsoir encore, ma mère, je te serre bien tendrement dans mes bras.

LETTRE XII.

Le 2 prairial.

Je t'écris, ma bonne mère, du coin de mon feu; je suis rentré gelé, transi, morfondu. Mon ami de la montagne est venu me voir. Nous avons voulu lui faire les honneurs de nos prairies émaillées, mais la bise a glacé notre admiration. On se croirait au mois de janvier. Tu ne te figures pas comme je m'ennuie de ne pas te voir : lorsque je compare ma vie monotone et triste à celle encore plus triste que tu mènes, je me reproche l'air que je respire; tout est empoi-

sonné pour moi. Ce qui me faisait plaisir autrefois n'est plus qu'un sujet de regret. J'entendis l'autre jour l'ouverture d'*OEdipe à Colone*, je ne puis t'exprimer la peine que cela me fit, je l'avais entendue si souvent avec toi : encore l'été dernier! nous jouissions alors ensemble des douceurs de la liberté. Je pouvais t'embrasser soir et matin, je vivais près de toi. Ah! j'étais trop heureux, j'oubliais mon bonheur! Tous ces souvenirs me font sécher. J'envie le sort des enfants que je vois jouer au bord des chemins. Libres d'inquiétude, ils ne connaissent point l'exil, l'arrestation, la douleur de l'absence; ils ne tremblent pas pour ce qu'ils aiment, les

noirs soucis ne hâtent pas leur réveil.....

C'est chez le citoyen V... père que j'ai été dîner. Il me comble d'amitiés, ainsi que sa femme. C'est le plus galant homme possible. Quant au fils, je le crois très-vide. Il ne demeure pas à Passy avec son père, mais à Neuilly. Ce n'est pas comme cela que nous nous arrangerons, nous!

Bonsoir, ma bonne mère. Je t'embrasse mille fois aussi tendrement que je t'aime!

MAURICE.

LETTRE XIII.

Le 3 prairial.

Je te vois toujours dans mes rêves, ma bonne mère, encore la nuit dernière! Tu ne sors jamais de ma pensée, pas même quand je dors. Si le sommeil est l'image de la mort, et si étant mort je pouvais te voir sans cesse en rêve, je m'endormirais bien vite du long sommeil pour jouir de ce bonheur...

Je vis, au reste, le plus que je peux avec les morts, car je lis sans cesse, j'ai passé ma journée avec eux; le mauvais temps m'a renfermé. Tu me dis de cultiver mon

violon. Je ne l'ai que de ce matin. Je te promets bien que, puisque tu le désires, je m'y attacherai et que lorsque tu pourras m'entendre, tu me trouveras avancé. Nous sommes toujours au futur, je le prends en haine! le présent de même; je suis l'imparfait : *j'étais* et *j'ai été* me ramènent à des souvenirs cruels. *J'étais* avec toi! Il faudra absolument changer tout cela.

La lettre et les fragments suivants ne sont pas datés, mais ils sont tous de prairial.

LETTRES XIV, XV ET XVI.

(Fragments sans date.)

Que je suis reconnaissant, ma bonne mère, de la chaîne et des cheveux que tu m'as envoyés! qu'ils me sont précieux! Ils ne me quitteront jamais! En sentant ces cheveux, j'ai cru être un moment près de toi! Je me suis ressouvenu de la toilette de Paris, du temps où j'étais heureux! — Et j'aurai ton portrait aujourd'hui! Dès aujourd'hui il sera attaché à mon cou pour ne plus me quitter. Je lui parlerai, je l'aurai sans cesse sous les yeux. Mais il ne me consolera pas de ne plus voir l'original!.....

Je vais donc essayer de me rapprocher de toi, à l'aide du télescope. Tout le monde en fait autant ici. Chaque exilé est nanti d'une lunette, et c'est à qui regardera vers Paris... Peut-être ce sera-t-il défendu !

Mon Dieu! quand nos maux seront-ils donc finis!

Adieu, ma bonne mère. Je n'ai pas d'expression assez forte pour te dire mon amour.

. . . .

Tu es pendue à mon cou, ma bonne mère. Tu reposes dedans et

dessus mon cœur..... Il m'est arrivé ce soir une drôle d'aventure. Nous étions près de la fenêtre, le citoyen Deschartres et moi, à jouer l'ouverture d'*OEdipe;* lorsque nous eûmes fini, nous entendîmes battre des mains derrière nous [1]. En nous retournant, nous vîmes un homme habillé dans l'ancien genre, qui nous pria de ne pas le prendre pour un espion, et de lui permettre de rester pour nous écouter. Comme il avait l'air très-honnête, après plusieurs propos nous lui offrîmes d'entrer. Il accepta avec empressement. Nous jouâmes devant lui

[1] Le logement était un rez-de-chaussée. L'homme était dans la rue.

quelques morceaux. Enfin il prit un violon, et nous voilà à travers les opéras, faisant une musique admirable, car il est excellent musicien, très-bon violon, et cela m'a remis les oreilles. J'avais besoin d'entendre de bonne musique; car malgré son bon cœur et sa bonne volonté, le citoyen Deschartres ne peut pas arriver à jouer juste. Pour nous assurer de nouveau qu'il n'était pas espion, notre nouvel ami nous dit qu'il s'appelait Gavigné, auteur de la musique de plusieurs opéras comiques aux Italiens. Il fut longtemps premier violon de l'Opéra. Il se trouva qu'il avait connu particulièrement mon papa — qu'il appelle toujours Francueil; qu'il avait fait

beaucoup de musique avec lui dans le temps du *Devin*[1], etc. Et le voilà tout à fait me connaissant, sans m'avoir jamais vu. Enfin, après avoir bien joué, il nous quitta en me disant que s'il ne demeurait pas à Paris, il se ferait souvent un plaisir de me donner des conseils. Pour mon violon, il le reconnut, et se ressouvint même du numéro, qu'il me dit avant de l'avoir regardé. Ce fut la plus plaisante chose du monde!

Cela m'encouragera à travailler encore plus. J'aime la musique par

[1] *Le Devin du village* de J.-J. Rousseau. C'est mon grand-père qui avait fait les récitatifs.

passion, et quoique n'ayant pas de maître, je pourrai devenir musicien, car je me suis trouvé ce soir dans des seconds violons que je n'avais jamais vus, et j'allais dedans sans m'arrêter, avec l'exécution et le mouvement. Cela me ferait tant de plaisir de devenir fort! Comme je travaillerais si tu étais là pour jouir de mes progrès! Ah! je le vois bien, je ne connaissais pas mon bonheur, je ne l'appréciais pas assez. . . . .

J'ai ici *Nérina* [1] avec son petit, que j'aime beaucoup. Quand il est las à la promenade, nous le mettons

[1] La chienne favorite de sa mère.

dans un mouchoir. Sa tête passe par un des coins; il est comme dans une litière, ou bien il s'y met en rond et il dort. C'est ainsi qu'il est venu de Paris. Il est magnifique et caressant. Il a toutes les manières de sa mère, saute comme elle par-dessus les mains, c'est un superbe animal. Il n'a point de nom et je désirerais que tu lui en donnes un, il m'en serait plus cher. Cherche-lui-en un, je t'en prie. Tiens haut et bas conseil, la chambre des enquêtes, écoute les différents avis. « C'est du choc des opinions contraires que naît l'étincelle de la vérité. »

On ne s'attendait guère à voir...

Young en cette affaire. Enfin, j'attends ta décision suprême.

Adieu, ma bonne mère. Je suis un archibavard... je me laisse aller... Mon Dieu! il me semblait que j'étais avec toi. Ah! ma bonne mère, je t'embrasse mille fois de toute mon âme!

MAURICE.

LETTRE XVII.

. . . floréal.

Nous sommes en marché pour monter au quatrième; pour quatre francs de plus par mois nous aurons une vue magnifique. Notre rez-de-chaussée est d'une humidité insupportable. La chambre du citoyen Deschartres est si malsaine qu'il couche dans la mienne, il se fait un lit en mettant son matelas sur des chaises : tous les soirs il me donne la scène de M. d'Asnières.... Et puis comme nous serons extrêmement élevés, à l'aide d'une lunette que j'emprunterai à M. Vézel, je ferai mes observations sur la

montagne Sainte-Geneviève. Si je pouvais découvrir les Anglaises! Du moins j'en approcherai. — Je voulais te surprendre, ma bonne mère, avant que tu m'en eusses parlé je travaillais à une vue de Meudon et des environs. Je vais me hâter d'achever. Tu auras au moins une idée des vues que je te vante tant.... Quant à ma taille, elle va bien. Je suis à présent aussi grand que le citoyen Deschartres. — Ah! que j'ai besoin de te revoir! Il me semble qu'il y a déjà un an que je ne t'ai vue!

Adieu, ma bonne mère. Je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

LETTRE XVIII.

. . . floréal.

Tu crains que la chaîne ne soit pas assez longue pour faire deux tours. Tu as raison, mais je la passe deux fois autour de mon cou, de manière qu'elle se croise et ne me gêne pas. Cela me fait tant de plaisir d'avoir ton portrait! Je suis si reconnaissant de ce beau présent que je ne trouve pas de mots pour t'en remercier. Je vais tous les soirs travailler à ton dessin d'après nature. Ah! toute une vue d'après nature, c'est très-difficile! Mais j'espère réussir, je m'y donne tout entier. Ne t'en fais pourtant pas une trop

haute idée d'avance; mais j'y fais de mon mieux, et tu auras du moins une idée assez correcte de la vue dont nous jouissons tous les soirs lorsque nous nous promenons le long de la rivière. En regardant ce dessin aux heures où je me promène, tu pourras dire que nous voyons les mêmes objets tous les deux à la fois. Il faut avouer que nous mettons à sec tous les moyens de nous rapprocher en imagination. Nous faisons là un triste apprentissage! Que tu as raison! Le destin n'a pas séparé des mères et des fils indifférents l'un à l'autre, et qui se seraient même quittés de plein gré, comme madame de W... et... Et il prend à tâche d'éloi-

gner ceux qui ne pouvaient vivre l'un sans l'autre! Nos malheurs se sont succédé depuis un an sans interruption. Il y a un proverbe bien vrai qui dit que la pluie tombe sur le mouillé... Nous entendons la foudre gronder sur nos têtes, jamais un ciel serein. Un horizon toujours obscurci de nuages bien noirs... Ah! mon Dieu! quel temps! Et des mers où personne n'a jamais passé! La Providence nous conduit à la diable. Ah! que le calme sera doux après un tel orage! Je ne peux le trouver qu'auprès de toi. Espérons qu'il viendra...

Le nom que tu veux donner au petit de Nérina! oui, oui, *Tristan!*

il m'a fait penser à ce prince qui naquit dans le malheur, ce fils de saint Louis, qui vint au monde en Palestine pendant que son père était prisonnier, et qui fut nommé Tristan.

Ce pauvre petit animal est charmant. Ce soir, pendant que je dessinais, il se plaçait sous mon portefeuille. Il me gênait et le citoyen Deschartres l'appelait, mais il ne l'écoutait pas et revenait toujours à moi en me caressant. Quand je vais d'un côté, et M. Deschartres de l'autre, c'est moi qu'il suit. Il ne me quitte pas. Il est tout tacheté de brun et de blanc. Il a une tête carrée avec de longues oreilles, ce qui

lui donne l'air très-respectable. Je t'assure que je l'aime beaucoup et qu'il me désennuie dans mes promenades.

M. de la Magdelaine est venu me voir ce matin par hasard. Il ne savait pas que je fusse ici. M. Deschartres le rencontra près de notre porte, cela m'a fait le plus grand plaisir. Quand on n'a aucune société, on est ravi de rencontrer des gens que l'on connaît. Il est si fort dans le besoin qu'il nous a dit qu'il faisait des pièces pour le Vaudeville, afin d'avoir de quoi subsister. Où en serait-il, s'il était un sot? Comme il vient souvent au bois de Boulogne, il nous a promis de ve-

nir nous voir. L'exil fait connaître des jouissances qu'on n'appréciait pas! Les sages nous disent pourtant qu'il faut savoir se suffire à soi-même! Cela me paraîtrait bien facile si j'étais avec toi, mais sans toi il me faut une bien grande force d'esprit!

LETTRE XIX.

Passy, 1er prairial (mai 1794).

Le citoyen Deschartres n'a pas été hier à Paris; tu as peut-être été inquiète de ne pas recevoir de mes nouvelles. Et moi, par la même raison, j'ai été privé des tiennes. Aussi ma journée a été ennuyeuse, malencontreuse, tout ce qu'il y a de pis. Je crains que tu n'aies été inquiète! Enfin j'en recevrai peut-être deux aujourd'hui; car tu auras fait comme moi, qui n'ai pas voulu me priver du plaisir de causer avec toi. J'ai toujours de magnifiques projets d'observations. Si je monte au quatrième étage, M. Vézel m'a promis

de me prêter son télescope avec lequel on voit l'heure aux horloges à sept lieues de distance. Tn conçois comme je découvrirai la montagne! Il n'y aura pas une maison qui m'échappera, et je verrai les Anglaises; conçois-tu ma joie?

LETTRE XX.

3 prairial.

Tu auras été inquiète; tu m'auras cru malade. Ce même matin où tu n'as pas reçu de mes nouvelles, nous avons déjeuné avec Philidor et Lefèvre. Ils allaient arrêter à Versailles, et ils n'ont pas voulu passer ici sans nous donner le *baiser fraternel*. Nous leur avons parlé de notre projet de dire aux commissions que tu étais cultivatrice. Ils l'ont fort approuvé et nous ont dit qu'il fallait en parler au comité révolutionnaire assemblé. Philidor s'est chargé de la pétition, dans la crainte qu'elle ne s'égarât si on l'adressait à tout le comité. Ils ont

toujours pour toi les meilleurs sentiments; si cela dépendait d'eux, tu serais bien vite mise en liberté. Ils font ton apologie à tout le monde. Ce qui les a si bien disposés en ta faveur, c'est le bien que tous les gens de la section ont dit de toi. Il n'y a pas un mois qu'ils furent encore aux informations, et c'était à qui te bénirait. Nous leur avons bien expliqué comment tu n'étais pas noble. Ils ont beaucoup ri du ricochet qui me confinait ici; de manière que, si jamais il y avait un jugement, tu serais mise indubitablement en liberté. Tu dois bien te tranquilliser de ce côté-là.

Adieu, ma bonne mère. Espérons

que nos maux auront un terme; je sens les tiens bien plus que les miens. Je t'embrasse comme je t'aime.

LETTRE XXI.

Le 7 prairial.

Ta description du réfectoire m'a donné une haute idée de la chère qu'on y fait. Les heures surtout ne laissent pas que d'être agréables! Mon plus grand regret est de ne pouvoir partager tes maux. Je t'assure que si j'avais su être exilé, et que tous les moyens d'agir pour toi me seraient ôtés, j'aurais sollicité ton comité révolutionnaire pour que tu fusses transférée à Saint-Lazare ou ailleurs, où j'aurais pu me faire mettre en prison avec toi. J'aurais été le plus heureux du monde, et cela aurait adouci ta longue déten-

tion; mais en liberté je croyais pouvoir t'être utile, je ne prévoyais pas qu'on m'en empêcherait! L'endroit que j'habite me paraît toujours plus triste. Il est vrai que sans toi le paradis serait aussi ennuyeux qu'une maison dite d'*arrêt*. Comme je suis très-mal logé, et surtout très-bruyamment, car je suis investi de maçons qui mettent les gens qui sortent en danger d'être assommés, je vais changer d'*appartement*, c'est de ce nom que je décore ma chambre... *Autrefois*, à mon réveil, mes habits étaient battus, mon déjeuner prêt. Mon lit était fait bien vite et ma chambre balayée. Cela me paraissait tout naturel d'être servi, je ne m'en apercevais seulement pas...

Tout cela est bien changé, et pourtant ce n'est guère là ce qui m'occupe. Il est même fort bon d'apprendre à se servir soi-même; mais, en comparant, je me souviens, et en me souvenant, je me vois près de toi, pouvant t'embrasser dès le matin, tous les matins! Ah! je vois bien maintenant que j'étais beaucoup trop heureux!

Adieu, ma bonne mère. Ne te laisse pas abattre par le chagrin, je t'en supplie. Je t'embrasse et me serre longtemps contre ton cœur.

MAURICE.

LETTRE XXII.

8 prairial.

Il est donc impossible de jouir d'un moment de tranquillité! Nos lettres pouvaient un peu nous consoler, et il faut que les moyens de nous écrire soient menacés sans cesse! Depuis plus de six mois que nous sommes séparés, je mène ce genre de vie, toujours espérant et toujours frustré, un peu plus tranquille pendant vingt-quatre heures, et, comme pour expier ce moment de tranquillité, agité pendant un mois! On dit qu'il faut s'armer de force. C'est un lieu commun en précepte, mais pas tant en exécution. Ces maux

de reins m'affligent! Tu n'as donc pas assez des maux de l'âme, sans que ceux du corps s'acharnent après toi! J'espère que le beau temps va revenir, et que tu pourras prendre un peu d'exercice. Quant à moi, la pluie, le beau temps me sont indifférents. Je m'ennuie tout autant quand le baromètre est au beau fixe que quand il est à la tempête. Hier je suis resté toute la journée enfermé avec mes livres, qui me sont d'une grande ressource. Mande-moi si tu peux prendre des bains, et si notre correspondance pourra se continuer. Cela m'inquiète bien! mais ne te laisse pas abattre, prends bien soin de toi, conserve-toi pour moi.

Je t'embrasse comme je t'embrasserai quand nous nous reverrons. Puisse ce moment arriver bientôt!

LETTRE XXIII.

Le 9 prairial.

Je maudis ce mauvais temps! Il t'empêche de prendre l'exercice qui te serait si nécessaire. Pour aujourd'hui il ne m'a laissé que le temps d'aller à la municipalité, et comme chacun avait choisi cet intervalle, il s'est trouvé au moins cent personnes ensemble pour signer. Les moins pressés restaient à la porte; et moi, malgré mon naturel patient, je me suis insinué et j'ai pénétré. Il y avait force gens autour de la table, qui tous étaient occupés à adapter des lunettes sur leur nez et à les ôter. Ce n'était pas petite affaire.

Enfin mon tour est venu. — Mon voisin de la rue de Bondy est en réquisition. J'en ai reçu la nouvelle. Il doit venir me voir, et cela me fera grand plaisir, car je ne l'ai pas vu depuis le jour où j'ai quitté Paris. Ah! je me ressouviendrai de cette triste journée aussi longtemps que je vivrai. Je te dis adieu, ensuite successivement à tout ce qui m'est cher après toi. J'étais anéanti en m'en allant. Les jambes me tremblaient. Chaque personne de ma connaissance que je rencontrais m'était un nouveau sujet d'affliction. J'ai été vingt fois sur le point, étant à la barrière, de retourner pour te voir encore. Je disais : J'en ai encore la possibilité, et dans

quelque temps je regretterai le moment même où je suis. Si j'eusse été seul, je t'assure que je serais retourné..... Mais à quoi bon rappeler de si tristes moments? Espérons plutôt des jours heureux, et que cela nous donne le courage de supporter nos maux!

Adieu, ma bonne mère; je t'embrasse mille fois.

MAURICE.

LETTRE XXIV.

(Sans date.)

Enfin l'aube d'un jour plus heureux commence à luire. Les commissions sont en activité. Le citoyen Deschartres t'a mandé ce qu'il avait appris. Il m'a fait sauter au plancher en me disant qu'on avait fait sortir en un jour quatre-vingts personnes de la Force. Je ne sais pas encore les noms des personnes qu'on a mises en liberté. Il s'en informera et t'en donnera des nouvelles; c'est important à savoir.

Saint-Lambert dit : *Espérer c'est jouir.* Je ne suis pourtant pas de

son avis, et je pourrais plutôt dire comme dans le sonnet ridicule du *Misanthrope* :

On désespère
Alors qu'on espère toujours.

Mais non ! la pensée de pouvoir être bientôt réuni à toi est un sentiment bien doux. Seulement il ne se compare point à celui que j'éprouverai quand tu me seras rendue. Je t'en prie, ne te décourage pas, ne vois pas en noir. Crois qu'il est une Providence qui punit quelquefois les méchants et qui récompense les bons. La justice de ta cause me fait tout espérer, et l'espérance est maintenant, dit-on, à l'ordre du jour. — Pour moi, ma bonne mère,

je me mets sérieusement à travailler. Je veux sortir de Passy tout autre que je n'y suis entré. Nous voilà dans des circonstances où il faut se mettre au-dessus des biens de la fortune. On est heureux de pouvoir dire comme Bias : *Omnia mecum*..... C'est ce que *nous autres gens savants* nous traduisons par : *Je porte tout avec moi*. Il faut à présent sortir des vieux sentiers tout battus d'avance, et se frayer à soi-même un chemin nouveau. Je veux devenir quelque chose, faire du grand, être digne de mon grand-père. Je me sens venir cette ambition dans la solitude. Dans le monde je n'y avais jamais pensé. Boileau avait raison de dire aux gens froids :

Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?

— Je ne sais pas si je t'ai dit que Couthon était ici, chez un médecin qui lui a promis de lui rendre l'usage de ses membres. Il demeure à côté de M. de Serennes.

Bonsoir, ma bonne mère; je t'embrasse de tout mon cœur, et j'espère que bientôt ce ne sera plus par écrit, car je suis bien las de cette manière-là. Le vent l'emporte et je n'ai rien.

LETTRE XXV.

Le 10 prairial.

Tu vois, ma bonne mère, que tout va assez bien jusqu'à présent. Ta cause maintenant est celle du comité révolutionnaire. Ils ont bien senti que s'ils ne démentaient pas ton écrou, ils se trouveraient en contradiction avec eux-mêmes, puisque ton écrou te chargeait injustement, et que dans toutes leurs réclamations ils disaient que tu n'avais fait que céder aux prières du citoyen Amonin. Ils ont eu une conférence avec la commission, et ils lui parleront encore. Il paraît que l'on jugera les détenus, et qu'on

les mettra en liberté sans qu'ils s'en doutent. Ce sera un travail particulier. Ils ne seront point présents. Ainsi nous voilà débarrassés des solennités d'autrefois. On verra particulièrement les tableaux des sections, et on décidera d'après eux. C'est un peu comme le tribunal secret qui juge ou absout l'accusé sans l'entendre. Mais enfin rien n'est plus favorable pour toi que cette marche-là. Le tableau de ta section équivaut à un certificat de civisme, de la manière dont il est conçu. Ainsi, ma bonne mère, il nous est permis de voir lilas et couleur de rose. Quelle joie de nous retrouver, de reprendre nos anciennes occupations! Pour bien jouir du bonheur

il faut en avoir été privé. Mande-moi, je te prie, si ma lettre décachetée t'est parvenue. Je vais écrire à notre bon et ancien ami de Marolles pour lui témoigner ma joie de ce qu'il a obtenu ses certificats.

Adieu, ma mère chérie ; je t'en prie, partage mes espérances! Ah! qu'il me sera doux de substituer, à ceux que je te donne tous les jours sur le papier, de bons et véritables baisers!

MAURICE.

LETTRE XXVI.

Passy, 14 prairial an II (juin 1794).

Je suis extrêmement fatigué; ce soir, ma bonne mère, j'ai parcouru de longs espaces. Le temps devient enfin tenable, et j'espère que tu en profites pour arpenter le jardin des Anglaises. Je le préférerais bien, je t'assure, à toutes mes belles promenades dans la campagne. Je me regarderais comme au comble du bonheur d'être enfermé avec toi. Je fais quelquefois des châteaux en Espagne. Je rêve une maison d'arrêt où nous serions avec tous nos amis. Ce serait charmant et je m'inquiéterais peu de ma liberté. J'ai un si grand

besoin de te voir! Il y a si longtemps que nous sommes séparés! Peut-être cela ne sera-t-il pas long maintenant. Mon ami t'a mandé que l'on prenait des informations sur ton compte, et la manière satisfaisante dont tous ceux qui te connaissent s'empressaient d'y répondre. De qui ne te ferais-tu pas aimer! Tu es comme Zaïre :

Dès que l'on te connaît on te doit adorer.

Je suis bien tourmenté de cette dent qui te fait souffrir, et qui prend de l'humeur quand tu la fais boire chaud ou froid. La mienne est d'un meilleur naturel, et ne me fait plus le moindre mal. Si cela recommen-

çait, je la ferais arracher et remplacer, car par ce moyen on a des dents meilleures que les anciennes, et c'est un profit tout clair.

Adieu, ma bonne mère; ne m'écris plus après ton dîner, je sais que cela te fatigue, et je crois te voir rouge, ayant mal à la tête. Tu vois, je me mêle de te gronder!

LETTRE XXVII.

15 prairial.

Nous comptons assister à la fête de l'Être suprême, à distance pourtant, et voici comme : Le citoyen Vézel aura une fenêtre vis-à-vis le champ de Mars. Il y fera transporter son télescope et ses jolies petites lunettes de neuf pieds. Nous devons être de la partie. Je n'oublierai pas, je t'assure, de lorgner le Panthéon et les environs. Je verrai indubitablement l'heure à Saint-Étienne, qui est à dix pas des Anglaises. Ah ciel! si tu pouvais être sur un point élevé, je te verrais! Et si tu avais une lunette, nous nous verrions comme à nous

parler!.. mais je ne serais pas encore content. Je voudrais aussi te parler tout de bon, et puis après je voudrais t'embrasser, et puis ne plus te quitter. Voilà le *nec plus ultra* de mes rêves. Vivre avec toi, ne plus te quitter! c'est mon refrain éternel. Notre ami de Marolles m'a écrit une lettre charmante. Sa terre promise est aussi le Berry.

LETTRE XXVIII.

Le 23 prairial.

L'exil va me faire cultiver le dessin. J'en ai fait un pour mon ami de la Montagne qui en a été content. Je vais continuer. J'ai la nature sous les yeux, et c'est le meilleur modèle. Je lis aussi, presque à livre ouvert, les quatuor de Pleyel; ce qui m'a fait hier un très-grand plaisir, car j'allais dans des choses que je n'avais jamais vues. Tu vois, ma bonne mère, que je ne laisse pas aux autres le soin de mon apologie; mais entre nous, ce n'est pas cela.

Je suis encore à déménager; c'est la troisième fois en deux mois. Pour toi, hélas! on t'épargne ce soin-là.

Couthon a demandé de nos nouvelles à la municipalité. On lui en a rendu un compte satisfaisant. Il est d'avis que non-seulement nous ne sortions pas de la commune, mais que nous n'allions pas même au bois de Boulogne. Ainsi le décret pourra bien sortir que tout exilé ne pourra s'éloigner du village où il est arrêté. Cela me serait bien égal, je t'assure! Quand on est en train d'être malheureux, un peu moins, un peu plus, ne compte pas.

Il y a ici encore une lacune. Les espérances de liberté ne s'étaient pas réalisées, et de nouvelles rigueurs, probablement des règlements pour la police intérieure des prisons, portaient sur la correspondance des détenus.

LETTRE XXIX.

Passy, le 9 messidor (juin 1794).

Enfin, ma bonne mère, je puis t'écrire plus de trois lignes. Je ne m'accommodais guère de cette brièveté. Trois lignes sont bientôt remplies, et comme je n'ai pas d'aûtre plaisir que celui de te parler, mon plaisir se trouvait singulièrement abrégé.

Voilà le chaud qui recommence. Comment t'en arranges-tu, toi qui le crains, dans cette petite chambre du jardin? Ah! que tu dois en être lasse! Il est bien dur d'être puni quand on est innocent et que tout

le monde le sait! Socrate disait à ses amis qui s'affligeaient de le voir mourir innocent : Aimeriez-vous mieux que je mourusse coupable! Et nous, nous pouvons bien dire comme au lendemain de la bataille de Pavie : Nous avons tout perdu fors l'honneur.

Si cette chaleur continue, j'irai me rejeter à la rivière. C'est là que je finis mes journées. Quelles longues journées! Le bois de Boulogne m'excède, j'ai par-dessus les yeux de toutes les promenades, et toi, tu ne peux pas te promener!

LETTRE XXX.

Le 10 messidor (juillet 1794).

Voilà un bien beau temps, et pourtant je suis triste à l'excès. Tout m'ennuie sans toi. Ah! que ces insipides promenades deviendraient charmantes si nous étions ensemble! Quand pourrai-je donc être réuni à toi? Je ne te quitterai plus d'un jour, plus d'une heure! Ah! je suis obsédé d'ennuis! Mon seul remède est le travail. Je reste chez moi jusqu'à sept heures du soir. Ton dessin avance. Ce sera mon morceau de réception. Je trouve cela d'une difficulté incroyable; mais tout ce

qu'on fait pour toi se change en plaisir.

Adieu, ma bonne mère. Porte-toi donc bien, je t'en prie. Je t'embrasse de toute mon âme.

MAURICE.

LETTRE XXXI.

Passy, 11 messidor an II (juillet 1794.)

Mon ami n'a point été aujourd'hui à Paris, ma bonne mère, ce qui fait que je n'ai point reçu de tes nouvelles et que je m'ennuie d'un degré de plus qu'à l'ordinaire. Je travaille pourtant beaucoup. Je suis dans les morts jusqu'au cou. Je vis avec ce que les siècles ont produit de plus grand. Je m'échauffe particulièrement à la lecture des grandes actions de ton père. Je vais avoir les cartes de ses batailles, je veux les étudier, me les approprier. Peut-être un jour verras-tu les cartes des miennes. Je regrette que les

circonstances ne me permettent pas d'aller les étudier sur les lieux mêmes où elles se sont données. Cela vaudrait bien les foins de Nohant ! Je suis ambitieux de grandes choses, et je te parle un peu, ma bonne mère, comme *M. de l'Empyrée.* C'est que j'aime le grand, le beau ; on se distingue sur le sol de la liberté par ses talents et ses vertus. Notre révolution

Venge l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Autrefois les talents étaient étouffés par les brigues et les cabales. Maintenant la carrière la plus brillante est ouverte au seul mérite.

Il n'y a plus de ces titres pompeux enfantés par l'orgueil. Il en est un plus grand, celui de citoyen. Il faut tâcher de le mériter dans toute son étendue, c'est à quoi je vise et veux m'appliquer.

Adieu, ma bonne mère; je suis bien impatient de recevoir de tes nouvelles. Je t'embrasse mille fois de toute mon âme [1].

[1] On pourrait croire que ces sentiments dans la bouche d'un enfant victime de la révolution sont une feinte destinée à rassurer sur les opinions de sa mère les agents chargés de surveiller la correspondance, ou à servir quelque jour de pièces justificatives dans un procès en règle. Mais il n'en est rien. Ces sentiments sont naïfs et sincères. Toute la vie de mon père en fait foi,

et toutes ses lettres ultérieures en fournissent le témoignage. Au reste il n'est pas étonnant qu'un enfant élevé dans les idées philosophiques du dix-huitième siècle conservât ces principes pendant et après la révolution. Ma grand'mère les conserva bien aussi, comme on le verra.

LETTRE XXXII.

Le 12 messidor.

L'on m'a affirmé hier une nouvelle qui serait bien bonne, c'est que les comités révolutionnaires auront le droit d'accorder aux exilés des cartes pour venir passer un jour à Paris et faire leurs affaires, mais pas y coucher. Je me rapprocherais de toi, et cette idée me consolerait un peu. Mais c'est peut-être encore une histoire!

J'ai beaucoup nagé hier, et je suis un peu fatigué. Au moment où nous allions nous jeter à l'eau, il s'est élevé un grand vent et par

conséquent des lames qu'il fallait couper, car sans cela on les a dans le nez, ce qui n'est point agréable, et l'on se trouve beaucoup plus sous l'eau que dessus. J'ai déployé dans cette circonstance périlleuse tout mon savoir-faire, et je m'en suis bien tiré. Ne va pas croire pourtant que j'aie couru un grand danger; je me vante, et voilà tout. Je m'ennuie toujours bien complétement. Avec toi tout me paraîtrait ravissant; mais, dans la position où nous nous trouvons tous deux, quel moyen de combattre la tristesse? Je t'embrasse de toute mon âme, ô ma bonne mère!

MAURICE.

LETTRE XXXIII.

Le 14 messidor (juillet 1794).

Je vais t'expliquer, ma bonne mère, pourquoi j'ai les bras rompus après avoir nagé. Ce n'est point que mes bras soient moins forts, ni que je nage trop longtemps : mais tu dois te ressouvenir que j'ai fort peu nagé l'année dernière et j'ai un peu perdu l'habitude. Je m'y remettrai bientôt. Je compte y aller cette après-midi, et je t'en donnerai demain des nouvelles. Mon ami le citoyen Deschartres s'y jette toujours aussi, et j'entreprends de lui apprendre à nager sur le dos :

mais il a la tête bien dure, il ne fait pas ce que je lui dis.

Mon petit chien veut aussi nager, et il est si rond qu'il ne fait que rouler. Je serais très-fâché de le contrarier, car je l'aime beaucoup. Pour l'habituer à l'eau et lui donner confiance, je ne l'ai point fait culbuter au commencement, je le portais sur l'eau avec moi et je le remettais à terre sans le mouiller. Mais quoiqu'il n'eût point touché l'eau, il se croyait très-mouillé et courait, en se secouant, se sécher dans mes habits. A présent il vient me rejoindre à la nage et même malgré moi, car je ne le trouve pas encore assez fort pour s'exposer

ainsi, et je le soutiens quand il enfonce. Mais je termine, ma bonne mère, avec mes histoires de chien.

Adieu, je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

LETTRE XXXIV.

Le 13 messidor.

Il y avait plusieurs jours, ma bonne mère, que je lisais l'histoire de mon grand-père, écrite par l'ancien gouverneur des Invalides, d'Espagnac; mais, n'ayant point de carte, je ne pouvais avoir qu'une idée bien confuse de ses campagnes. Il se trouve que les cartes qui viennent de paraître sont du même d'Espagnac et ont été faites en même temps que les deux volumes que j'ai, mais qu'elles n'avaient point été publiées. Ainsi j'ai un ouvrage bien complet. On connaît les batailles comme si on y était.

Le moindre corps, la moindre batterie de canons s'y trouve. On est dispensé de cette pluie de balles, de boulets, de ces tourbillons de fumée qui doivent un peu incommoder l'observateur. C'est pourtant au milieu de ce tintamarre que ton père, n'étant encore que colonel, se plaçait pour examiner. Il cherchait les postes les plus périlleux pour s'instruire tranquillement. Tu conçois que, dans ma chambre, je ne puis malheureusement faire un cours aussi complet, mais j'en prends ce que je peux.

Voilà un temps bien chaud, bien beau, mais il te fatigue, et je le maudis presque. Ah! si nous étions

ensemble! voilà mon éternel refrain, je serais au comble du bonheur.

Adieu, ma mère bien-aimée, je te serre dans mes bras aussi tendrement que je t'aime.

DUPIN [1].

[1] Jusque-là il a signé Maurice. Il prend un nom de famille, il croit se sentir homme fait, parce qu'il étudie des batailles, et qu'il en rêve déjà.

LETTRE XXXV.

Le 15 messidor.

Nérina n'est ni morte ni perdue, rassure-toi, elle est plus vivante, plus folle que jamais. Hier elle est restée à Paris, où mon ami l'emmène tous les jours, mais elle est revenue ce matin, et tous les soirs elle court avec son chien. Tu ne te fais pas d'idée de sa brutalité. Le pauvre Tristan est heurté, bousculé, et il a l'air de trouver cela fort amusant. Mais cette Nérina a si peu de jugement que cela m'inquiète pour lui. L'autre jour, nous étions sur les bords de la Seine, le long d'une

pente rapide, elle ne vit pas qu'en le faisant rouler elle l'enverrait dans la rivière, et si je n'avais fait un saut plus prompt que sa roulade, et placé mon corps entre la rivière et lui, le pauvre petit animal aurait bu l'onde bourbeuse, car elle est fort sale de ce côté-là.

Voilà une chaleur qui me permettra de bien nager aujourd'hui. J'espère qu'au moment où j'entrerai dans l'eau il ne s'élèvera pas une tempête comme celle de l'autre jour, et que je pourrai sillonner tout à mon aise le flot tranquille. — Nous avons le camp dans notre canton. Nous irons le voir un de ces jours on le dit superbe.

Adieu, ma bonne mère, porte-toi bien. Je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

MAURICE DUPIN.

LETTRE XXXVI.

Le 16 messidor.

Mes journées solitaires se succèdent et m'accablent. Mon ami allant tous les jours à Paris, ce qui prend presque toute la journée, je suis complétement livré à moi-même, et si je ne travaillais avec ardeur, je deviendrais fou. Je ne puis pas te dire que je m'ennuie, puisque je m'occupe, et je dis pourtant : Je m'ennuie, ce qui signifie que je suis loin de toi, que je ne te vois pas, et que je ne peux m'y habituer.

Ce n'est pourtant pas le désœu-

vrement qui m'attriste, car j'ai travaillé hier depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir sans autre interruption que le déjeuner et le dîner. Je revois à fond les batailles de ton père, et je suis revenu à celle de Malplaquet, qui est la première, pour la travailler à la savoir par cœur. Je sais le nombre des batteries, de combien de canons elles étaient composées, ce qui décida le gain de la bataille, où étaient la cavalerie, l'infanterie, le camp, le village, la ferme, le bois, la rivière, la trouée, l'abatis, etc. Je me trouve ainsi beaucoup mieux chez moi que dehors, où la réflexion me tue. Mon Dieu, si nous étions ensemble,

comme je serais encouragé au travail par ta présence! Quand ce moment viendra-t-il donc?

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

DUPIN.

LETTRE XXXVII.

Le 17.

J'ai trouvé ta lettre d'hier bien courte, ma bonne mère, peut-être aura-t-on trouvé la mienne trop longue. Est-ce encore une jouissance dont il faudra nous priver? Plus nous avançons, plus le terme de nos maux semble s'éloigner, plus le malheur augmente. Ah! qu'il est dur, quand on est innocent, d'être traité comme des coupables!

Si on pouvait exterminer tous les Autrichiens, les Anglais, les Espagnols, et toutes les autres races qui nous font la guerre, nous au-

rions la paix et par conséquent la liberté. On commence déjà à les mener de la bonne manière. Et qu'est-ce que je fais ici? à quoi sert que je sois exilé? La guerre que j'étudie dans cette petite chambre n'avance pas nos affaires. Espérons pourtant!

Je t'embrasse de toutes mes forces.

DUPIN.

LETTRE XXXVIII.

Le 18 messidor.

Nérina suivra aujourd'hui mon ami et tu l'auras demain. Mais je te conseille de bien prendre garde à elle, car elle ne tient pas en place. Il y avait deux jours que mon ami l'avait laissée à Paris pour l'habituer; mais elle s'est ennuyée de ne pas nous voir, et nous l'avons encore vue arriver toute seule hier matin à huit heures. La première chose qu'elle a faite, c'est d'aller chercher son chien. Après qu'elle l'eut bien caressé, elle vint nous dire bonjour.

Je vis toujours dans mon puits, et je ne me presse pas d'en sortir, à cause de l'extrême chaleur. Mais quand le temps sera plus tiède, je prendrai mon essor vers le quatrième; je m'y plairai peut-être davantage, puisque j'aurai devant les yeux la montagne que tu habites. Ah! mon Dieu, ma bonne mère, quelle séparation! qu'elle est triste et longue! Quand je pense qu'il y a trois mois que je ne t'ai vue! Jamais pareille chose ne m'était arrivée, jamais je n'aurais cru qu'elle pût m'arriver! — Je suis le moins à moi qu'il m'est possible. J'ai travaillé encore hier depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir; je ne vais que tard à la

promenade, et quand je me suis cassé la tête toute la journée sur mes livres, j'éprouve au moins quelque jouissauce à prendre l'air. J'assiége en ce moment Belgrade. Dans la dernière sortie, nous fîmes grande déconfiture de spahis et de janissaires, car les Turcs avaient voulu nous bloquer dans nos lignes de circonvallation et contrevallation. Je crois que la place va se rendre.

Adieu, ma bonne mère. Je fais de l'héroïsme en imagination. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur.

MAURICE DUPIN.

LETTRE XXXIX.

Le 20.

J'ai trouvé ta lettre d'hier bien courte, ma bonne mère, j'espère que celle d'aujourd'hui le sera moins. Tes lettres influent sur toute ma journée; celle d'hier a été d'une tristesse amère. Il me manque une moitié de mon courage quand, à l'heure accoutumée, je ne vois pas arriver la quantité d'écriture sur laquelle je comptais. Si cela me manquait encore aujourd'hui, ma journée serait toute noire. Nous sommes dans un gouffre de douleurs. Ordinairement les chagrins sont envoyés en punition de quelque



faute. Mais quelle est donc la nôtre? Cependant je regarde un coupable en liberté comme bien plus à plaindre qu'un innocent dans les chaînes. Une bonne conscience est un bien inestimable, je le possède, et je t'assure qu'il ne me quittera pas. Il me donnera de la force dans le malheur. . . . mais jamais pour notre séparation. La morale, les préceptes n'y font rien; je ne puis me faire de raison là-dessus. . . . . . . Ta lettre m'arrive, trois lignes seulement! Que se passe-t-il donc? Je suis accablé de chagrin, et je n'y vois que des augmentations tous les jours! Ah! j'oublierais tout si j'étais près de toi, si je pouvais du moins te voir! mais rien!

LETTRE XL.

Le 22 messidor.

Je crains en t'écrivant que mes lettres ne t'arrivent plus. Il fait bien chaud, mais j'y suis insensible. J'ai tant de chagrin que je suis comme hébété.

Adieu, ma bonne mère, je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime.

La lettre suivante est de ma grand'mère, c'est malheureusement la seule de cette correspondance qui

soit restée. Elle doit être du 22 messidor.

POUR MON FILS,

« On me dit à l'instant qu'on a
» arrêté tout Villiers hier, que cette
» nuit on ira à Neuilly. Hélas!
» Passy est bien près de là. Ne te
» laisse pas arrêter, veille, et ne te
» laisse pas prendre. On dit qu'il
» ne reste plus personne à Villiers,
» qu'on a emmené jusqu'aux enfants
» de neuf ans. Mon fils, sauve ta
» liberté si tu veux conserver ma
» vie. C'est un prétexte pour arrê-
» ter tous les nobles, voilà la battue
» que l'on projetait. Quitte Passy,
» que ton ami te conserve! Je suis

» dans une inquiétude affreuse. Mon » Dieu, si tu allais être arrêté cette » nuit! Je frissonne, je tremble! » Que mon existence est pénible!

» Adieu, adieu, ta pauvre mère » te presse contre son cœur. »

La réponse est de Deschartres, qui apparemment crut ne pas devoir quitter mon père ce jour-là pour aller aux Anglaises.

Ce 23 messidor.

« Je sais, mon amie, que vous vous abandonnez à votre désespoir. Quelles que soient les causes de

votre inquiétude, nous les partageons de la manière la plus sensible. Nous gémissons comme vous sur le malheur qui nous accable. Mais faut-il bannir tout espoir de votre âme ? Ce malheur serait pour nous le plus affreux. Tâchez, mon amie, de relever votre courage. La cause de cet abattement vient, je ne puis en douter, de la crainte que vous éprouvez pour notre jeune ami. Je dois vous rassurer entièrement. On a fait dans notre commune les informations que les circonstances semblent devoir exiger sur le compte des exilés. On n'a eu aucun reproche à leur faire. Nous sommes donc parfaitement tranquilles, soyez-en sûre. Je le tiens de

notre ami de la Montagne [1], qui a pris des renseignements certains. D'ailleurs, je ne vous cacherai point que je désirerais obtenir une réquisition pour notre jeune ami. Si je

[1] J'ai déjà dit que cet ami de *la Montagne* était M. Hékel, homme de lettres, distingué surtout par les qualités de son cœur et la sincérité de ses opinions. Mais ce nom de guerre, *Ami de la Montagne*, dont se servait mon père pour le désigner, apparemment parce que M. Hékel était compromis alors, ne signifie pas du tout qu'il fût de l'opinion des *Montagnards*. Loin de là, M. Hékel était un partisan fidèle du parti royaliste. J'ai plusieurs lettres de lui qui sont d'un pédant homme de bien, beau diseur et court d'idées. Il avait cependant beaucoup d'esprit et de feu dans la conversation, et mon père aima toujours non-seulement son caractère, mais sa société, bien que rien ne fût plus opposé que leur manière de voir et leur manière d'être.

ne réussis point, nos démarches ne seront point inutiles, puisqu'elles nous auront procuré des attestations de notre comité. Si je réussis et que mon ami soit employé sur-le-champ, je me chargerai de sa besogne, et il continuera son travail ordinaire. Nous ne nous quitterons point. Je crois inutile de vous réitérer mes engagements, rien n'est pour moi plus sacré. Je serais dédommagé amplement si je pouvais croire qu'ils sont pour vous un faible objet de consolation.

« Recueillez quelques larmes qui s'échappent de mes yeux malgré moi. C'est un tribut que le malheur arrache à l'amitié ; mais ne déses-

pérons point, mon amie, de les voir sécher un jour, quelque éloigné qu'il nous paraisse. »

Il y a encore une lacune qui se termine au 9 thermidor, ce jour d'éternelle mémoire. Le billet qui suit est d'une écriture fine et serrée, sur un petit carré de papier. Sans doute Deschartres fit un effort désespéré pour le faire passer aux Anglaises.

LETTRE XLI.

Passy, 9 thermidor.

« J'ai nagé hier. Il faisait le plus » beau temps du monde. Aujour- » d'hui il pleut, le ciel est tout » noir ici, comme mon âme. Loin » de toi, je ne puis vivre en paix. » Il n'est plus de bonheur pour » moi!

» MAURICE. »

LETTRE XLII.

10 thermidor an II (juillet 1794.)

Tu as sûrement lu le décret d'hier qui ordonne de mettre en liberté tous ceux qui ne sont pas compris dans la loi sur les gens suspects. Nous nous sommes procuré cette loi. Tu n'y es nullement comprise; surtout ton comité révolutionnaire protestant à juste titre de ton patriotisme. Ainsi, si jamais nous devons espérer, c'est dans ce moment-ci. Oui, ma bonne mère, nous serons réunis, je n'en peux plus douter. Une grande quantité de personnes sont déjà sorties. Robert le peintre est mis en liberté.

On dit que c'est David qui l'avait fait incarcérer par jalousie. Ce serait affreux! C'est à la Convention que nous devons notre salut. Sans elle, dit-on, tous les patriotes eussent été victimes de la tyrannie de Robespierre [1].

[1] Voici l'effet des calomnies de la réaction. De tous les terroristes Robespierre fut le plus humain, le plus ennemi par nature et par conviction des apparentes nécessités de la terreur et du fatal système de la peine de mort. Cela est assez prouvé aujourd'hui, et on ne peut pas récuser à cet égard le témoignage de M. de Lamartine. La réaction thermidorienne est une des plus lâches que l'histoire ait produites. Cela est encore suffisamment prouvé. A quelques exceptions près, les thermidoriens n'obéirent à aucune conviction, à aucun cri de la conscience, en immolant Robespierre. La plupart d'entre eux le

Il sera aujourd'hui question à notre section des patriotes détenus.

trouvaient trop faible et trop miséricordieux la veille de sa mort, et le lendemain ils lui attribuèrent leurs propres forfaits pour se rendre populaires. Soyons justes enfin, et ne craignons plus de le dire : Robespierre est le plus grand homme de la Révolution et un des plus grands hommes de l'histoire. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu des fautes, des erreurs, et par conséquent des crimes à se reprocher; entraîné sur une pente rapide, il fut au niveau des malheureuses théories du moment, bien que supérieur à tous les hommes qui les appliquaient. Mais dans quelle carrière politique orageuse l'histoire nous montrera-t-elle un *seul* homme pur de quelque péché mortel contre l'humanité? Sera-ce Richelieu, César, Mahomet, Henri IV, le maréchal de Saxe, Pierre le Grand, Charlemagne, Frédéric le Grand, etc., etc.? Quel grand ministre, quel grand prince, quel grand capitaine, quel

Ah! il n'y a que cela qui m'intéresse! Mon ami y sera, et tu ne dois pas douter qu'aussitôt qu'on prononcera ton nom, c'est à qui se lèvera pour te réclamer. Nous n'avons plus rien à craindre. Mon Dieu! que tu m'as donc fait plaisir en m'envoyant une natte de tes cheveux! J'espère que bientôt je te verrai tout entière.

Adieu, ma bonne mère, il n'y a plus que courage à avoir. Je t'em-

grand législateur n'a commis des actes qui font frémir la nature et qui révoltent la conscience? Pourquoi donc Robespierre serait-il le bouc émissaire de tous les forfaits qu'engendre ou subit notre malheureuse race dans ses heures de lutte suprême?

[illegible]

La statuomanie a essayé de réhabiliter Marat. elle n'a pas osé en faire autant de Robespierre !..

brasse aussi tendrement que je t'aime.

D.

P. S. Je reçois ta lettre. Sois bien tranquille. Nous sommes comme des diables dans un bénitier, et nous allons faire tout ce qu'il faudra.

LETTRE XLIII.

(Sans date.)

Prends un peu patience. Le décret d'hier n'a rien qui doive t'inquiéter. On rendra justice à l'innocence opprimée. Les pièces de ton affaire sont au comité de sûreté générale. Mon ami y retourne ce matin avec la commission. Tallien a dit que si l'on voulait rétablir un gouvernement tel que celui de Robespierre, il périrait plutôt. Attends un moment, et tu seras mise en liberté.

Adieu, ma bonne mère, je ne puis t'en dire davantage, Antoine part. Je t'embrasse.

LETTRE XLIV.

Le 16 thermidor.

Tranquillise-toi, ma bonne mère, ta liberté est assurée. Le comité révolutionnaire a réclamé auprès du comité de sûreté générale quatre ou cinq patriotes, et tu es du nombre. Les pièces de ton affaire sont entre les mains de la commission, et c'est cette commission qui examine les affaires et met en liberté. Si bien que d'un moment à l'autre tu peux être délivrée sans que nous le sachions. Cela peut arriver demain, aujourd'hui, ce soir! Ah! j'étouffe de joie à cette idée! Tous les maux passés ne sont rien!

Je supprime plusieurs billets remplis du détail des pas et démarches de Deschartres et des amis de la section. C'est une alternative d'espoir, de crainte, d'impatience et d'abattement.

LETTRE XLV.

Passy, le 22 thermidor (août 1794.)

Tu as bien raison, ma bonne mère, tous les innocents sont mis en liberté et ton tour va venir. C'est le *nec plus ultrà* si tu passes la décade sur cette maudite montagne où tu languis depuis huit mois. Nous allons être réunis, il n'en faut plus douter. Je suis déjà à t'attendre à la barrière. Quel moment que celui où je te reverrai ! Je suis comme fou, je ne peux pas rester un instant en place. Mon Dieu, que nous allons être heureux !

LETTRE XLVI.

Le 24.

On s'occupe de ton affaire. Encore un peu de patience, j'en ai bien besoin. Mon ami est toujours à Paris. Mon Dieu, si pour le jour de ta fête tu pouvais être libre! Je crois rêver en pensant à mon bonheur!

LETTRE XLVII.

Le 28 thermidor.

Ce jour qui était autrefois si heureux pour moi, quand je pouvais te serrer dans mes bras en te souhaitant ta fête, est aujourd'hui bien triste loin de toi! Mais je ne veux plus regarder en arrière. Je t'envoie mon dessin, ma bonne mère. Je n'y ai pas donné un coup de crayon sans penser à toi. Ah! quand vas-tu venir comparer la copie avec la nature? Que j'aurai de plaisir à te conduire à mes promenades accoutumées sur les bords de la Seine! Que tout cela va redevenir beau pour moi! Allons, ta fête s'annonce sous

d'heureux auspices, nous n'aurons bientôt plus de larmes à répandre. Je t'embrasse de toute mon âme.

MAURICE.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Après la Terreur. — Fin de la prison et de l'exil. — Idée malencontreuse de Deschartres. — Nohant. — Les bourgeois terroristes. — État moral des classes aisées. — Passion musicale. — Paris sous le Directoire.

Enfin, le 4 fructidor (août 1794), madame Dupin fut réunie à son fils. Le terrible drame de la révolution disparut un instant à leurs yeux. Tout entiers au bonheur de se retrouver, cette tendre mère et cet excellent enfant, oubliant tout

ce qu'ils avaient souffert, tout ce qu'ils avaient perdu, tout ce qu'ils avaient vu, tout ce qui pouvait advenir encore, regardèrent ce jour comme le plus beau de leur vie.

Dans son empressement d'aller embrasser son fils à Passy, madame Dupin n'ayant pas encore de certificats qui lui permissent de passer la barrière de Paris, et craignant d'être signalée à la porte Maillot, s'habilla en paysanne et alla prendre un bateau vers le quai des Invalides pour traverser la Seine et gagner Passy à pied. C'était pour elle une course prodigieuse, car de sa vie elle ne sut marcher. Soit habitude d'inaction, soit faiblesse orga-

nique des jambes, elle n'avait jamais été au bout d'une allée de jardin sans être épuisée de fatigue : et cependant elle était bien faite, dégagée, d'une santé excellente, et d'une beauté fraîche et calme qui avait toutes les apparences de la force.

Elle marcha pourtant sans y songer et si vite que Deschartres, dont le costume répondait au sien, avait peine à la suivre. Mais au passage du bateau, une futile circonstance pensa leur attirer de nouveaux malheurs. Le bateau se trouva plein de gens du peuple qui remarquèrent la blancheur du teint et des mains de ma grand'mère. Un brave volon-

taire de la république en fit tout haut la remarque. « Voilà, dit-il, une petite maman de bonne mine qui n'a pas travaillé souvent. » Deschartres, ombrageux et malhabile à se contenir, lui répondit par un Qu'est-ce que cela te fait? qui fut mal accueilli. En même temps une des femmes du bateau mit la main sur un paquet bleu qui sortait de la poche de Deschartres et l'élevant en l'air : « Voilà! dit-elle, ce sont des aristocrates qui s'enfuient; si c'étaient des gens comme nous, ils ne brûleraient pas de la cire. » Et une autre continuant lestement l'inventaire des poches du pauvre pédagogue, y saisit un rouleau d'eau de Cologne qui attira aux deux

fugitifs une grêle de quolibets inquiétants.

Ce bon Deschartres, qui, malgré sa rudesse, était rempli d'attentions délicates, trop délicates dans la circonstance, avait cru faire merveille en se précautionnant pour ma grand'mère, et à son insu, de ces petites recherches de la civilisation qu'elle n'aurait point trouvées alors à Passy, ou qu'elle n'eût pu s'y procurer sans donner l'éveil aux voisins.

Il maudit son inspiration en voyant qu'elle allait devenir funeste à l'objet de ses soins; mais incapable de temporiser, il se leva au

milieu du bateau, grossissant sa voix, montrant les poings et menaçant de jeter dans la rivière quiconque insulterait *sa commère*. Les hommes ne firent que rire de ses bravades, mais le batelier lui dit d'un ton dogmatique : « Nous éclaircirons cette affaire-là au débarqué. » Et les femmes de crier *bravo* et de menacer avec énergie les aristocrates déguisés.

Déjà le gouvernement révolutionnaire se relâchait ouvertement du rigoureux système de la veille; mais le peuple n'abjurait pas encore ses droits et était tout prêt à se faire justice lui-même.

Alors ma grand'mère, par une de

ces inspirations du cœur qui sont si puissantes chez les femmes, alla s'asseoir entre deux véritables commères qui l'injuriaient vivement, et leur prenant les mains : « Aristocrate ou non, leur dit-elle, je suis une mère qui n'a pas vu son fils depuis six mois, qui a cru qu'elle ne le reverrait jamais, et qui va l'embrasser au risque de la vie. Voulez-vous me perdre? Eh bien, dénoncez-moi, tuez-moi au retour si vous voulez; mais ne m'empêchez pas de voir mon fils aujourd'hui, je remets mon sort entre vos mains.

— Va, va, citoyenne, répondirent aussitôt ces braves femmes, nous ne te voulons point de mal. Tu as rai-

son de te fier à nous, nous aussi nous avons des enfants et nous les aimons. »

On abordait. Le batelier et les autres hommes du bateau, qui ne pouvaient digérer l'attitude de Deschartres, voulurent faire des difficultés pour l'empêcher de passer outre, mais les femmes avaient pris ma grand'mère sous leur protection. « Nous ne voulons pas de cela, dirent-elles aux hommes, respect au sexe! N'inquiétez pas cette citoyenne. Quant à son valet de chambre (c'est ainsi qu'elles qualifièrent le pauvre Deschartres), qu'il la suive. Il fait ses embarras, mais il n'est pas plus ci-devant que vous. »

Madame Dupin embrassa ces bonnes commères en pleurant, Deschartres prit le parti de rire de son aventure, et ils arrivèrent sans encombre à la petite maison de Passy, où Maurice, qui ne les attendait pas encore, faillit mourir de joie en embrassant sa mère. Je ne sais plus quel jour fut révoqué le décret contre les exilés, mais ce fut presque immédiatement après; ma grand'mère se mit en règle, j'ai encore ses certificats de résidence et de civisme, ce dernier motivé principalement sur ce que ses domestiques et Antoine, son valet de pied, à leur tête, s'étaient, de l'aveu de toute la section, portés bravement à la prise de la Bastille.

C'étaient là de grandes leçons pour l'orgueil des *ci-devant*.

Mais ma grand'mère, sans admettre entièrement les conséquences sociales de ses idées philosophiques, n'avait point de préjugés qui la fissent rougir de devoir sa réintégration civique à la belle conduite de son domestique. Elle partit pour Nohant au commencement de l'an III avec son fils, Deschartres, Antoine et mademoiselle Roumier, une vieille bonne qui avait élevé mon père, et qui mangeait toujours *avec les maîtres*. Nérina et Tristan ne furent point oubliés.

L'autre jour, pendant que j'écrivais dans ce recueil de souvenirs

l'histoire de Nérina, mon fils Maurice retrouvait au fond d'un grenier de notre maison la plaque du collier de cette intéressante petite bête, avec cette inscription : « Je m'appelle Nérina, j'appartiens à madame Dupin, à Nohant près la Châtre. » Nous avons recueilli cet objet comme une relique. En 96, je retrouve dans les lettres de mon père la postérité de Nérina, composée de Tristan le pauvre enfant de la Terreur, le compagnon d'exil, plus *Spinette* et *Belle*, ses sœurs puînées. Nérina avait fini ses jours sur les genoux de sa maîtresse. Elle a été enterrée dans notre jardin sous un rosier : *encavée*, comme disait le vieux jardinier, qui en puriste Berri-

chon, n'eût jamais appliqué le verbe *enterrer* à autre créature qu'à *chrétien baptisé*.

Nérina mourut jeune pour avoir eu une existence trop agitée. Tristan eut une longévité extraordinaire. Par une coïncidence bizarre, son caractère tendre et mélancolique répondait à son nom, et autant sa mère avait été active et inquiète, autant il fut calme et recueilli. Ma grand'mère le préféra toujours à toute la postérité de Nérina, et on conçoit qu'après avoir traversé de grandes crises, on s'attache à tous les êtres, aux animaux même qui les ont traversées avec nous. Tristan fut donc choyé particulièrement et

vécut presque tout le reste de la vie de mon père, car il existait encore dans les jours de ma première enfance, et je me souviens d'avoir joué avec lui, bien qu'il ne jouât pas volontiers et eût habituellement la figure d'un chien qui s'absorbe dans la contemplation du passé.

Je ne sais plus bien les dates de l'histoire que je raconte; mais je vois qu'au 1er brumaire de l'an III (octobre 1794) ma grand'mère recevait des administrateurs du district de la Châtre une lettre avec l'épigraphe : *Unité, indivisibilité de la République, liberté, égalité, fraternité ou la mort.* La République était mo-

ralement morte, on en conservait les formules :

A la citoyenne Dupin.

Nous t'adressons copie du contrat de vente que t'a consenti Piaron, le 3 août dernier (vieux style), et le mémoire nominatif des demandes qu'il te fait, etc.

Salut et fraternité.

(Suivent trois signatures de gros bourgeois.)

Comme ils étaient contents, ces bons bourgeois, ces grands enfants émancipés de la veille, de tutoyer la modeste châtelaine de Nohant, et

de traiter de Piaron tout court, l'ex-seigneur, celui qu'ils avaient appelé naguère M. le comte de Serennes! Ma grand'mère en souriait et ne s'en trouvait point offensée. Mais elle remarquait que les paysans ne tutoyaient point ces messieurs, et elle savait gré à son menuisier de la tutoyer sans façon. Elle y voyait une préférence d'amitié dont elle jouissait avec un peu de malice.

Un jour qu'elle était avec son fils dans la maisonnette de ce menuisier, alors percepteur de sa commune, républicain hardi et intelligent qui fut pendant toute sa vie notre ami dévoué et dont j'ai reçu le dernier soupir, deux bourgeois de

la Châtre passèrent devant la porte, fort avinés, et trouvèrent brave d'insulter une femme et un enfant, de les menacer de la guillotine, et de se donner des airs de Robespierre au petit pied, eux qui mentalement, avec toute leur caste, venaient de tuer Robespierre et la révolution. Mon père, qui n'avait que seize ans, se précipita vers eux, saisit un de leurs chevaux à la bride, et les somma de descendre pour se battre avec lui. Godard, le menuisier-percepteur, vint à son aide, armé d'un grand compas dont il voulait, disait-il, mesurer ces messieurs. Les messieurs ne répondirent point à la provocation et piquèrent des deux. Ils étaient ivres, c'est ce qui les excuse. Ils sont

aujourd'hui[1] ardents conservateurs et dynastiques : mais ils sont vieux, c'est ce qui les absout.

Leur colère s'expliquait, au reste, par un motif particulier. L'un d'eux nommé par le district, administrateur des revenus de Nohant pendant l'exécution de la loi sur les suspects, avait jugé à propos de se les approprier en grande partie et de présenter des comptes erronés tant à la République qu'à ma grand'-mère. Celle-ci plaida et l'amena à restitution. Mais ce procès dura deux ans, et pendant tout ce temps ma grand'mère, ne touchant que les re-

[1] 1847.

venus de Nohant qui ne s'élevaient pas alors à quatre mille francs, et devant payer de l'argent emprunté en 93 pour subvenir aux emprunts forcés et dons patriotiques dits volontaires, se trouva réduite à une gêne extrême. Pendant plus d'une année, on ne vécut que du revenu du jardin, qui fournissait au marché pour 12 ou 15 francs de légumes chaque semaine. Peu à peu sa position se liquida et fut améliorée; mais, à partir de la Révolution, son revenu ne s'éleva jamais à 15,000 livres de rente.

Grâce à un ordre admirable et à une grande résignation aux habitudes modestes qu'il lui fallut pren-

dre, elle fit face à tout, et je lui ai souvent entendu dire en riant qu'elle n'avait jamais été aussi riche que depuis qu'elle était pauvre.

Je dirai quelques mots de cette terre de Nohant où j'ai été élevée, où j'ai passé presque toute ma vie et où je souhaiterais pouvoir mourir.

Le revenu en est peu considérable, l'habitation est simple et commode. Le pays est sans beauté, bien que situé au centre de la vallée Noire, qui est un vaste et admirable site. Mais précisément cette position centrale dans la partie la plus nivelée et la moins élevée du pays, dans une large veine de terres à froment, nous

prive des accidents variés et du coup d'œil étendu dont on jouit sur les hauteurs et sur les pentes. Nous avons pourtant de grands horizons bleus et quelque mouvement de terrain autour de nous, et, en comparaison de la Beauce et de la Brie, c'est une vue magnifique; mais, en comparaison des ravissants détails que nous trouvons en descendant jusqu'au lit caché de la rivière, à un quart de lieue de notre porte, et des riantes perspectives que nous embrassons en montant sur les coteaux qui nous dominent, c'est un paysage nu et borné.

Quoi qu'il en soit, il nous plaît et nous l'aimons. Ma grand'mère

l'aima aussi, et mon père y vint chercher de douces heures de repos à travers les agitations de sa vie. Ces sillons de terres brunes et grasses, ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ce cimetière plein d'herbes, ce petit clocher couvert de tuiles, ce porche de bois brut, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysan entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vigne et de leurs vertes chenevières, tout cela devient doux à la vue et cher à la pensée quand on a vécu si longtemps dans ce milieu calme, humble et silencieux.

Le château, si château il y a

(car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation villageoise. Les feux de la commune, au nombre de deux ou trois cents, sont fort dispersés dans la campagne; mais il s'en trouve une vingtaine qui se resserrent auprès de la maison, comme qui dirait porte à porte, et il faut vivre d'accord avec le paysan qui est aisé, indépendant, et qui entre chez vous comme chez lui. Nous nous en sommes toujours bien trouvés, et, bien qu'en général les propriétaires aisés se plaignent du voisinage des ménageots, il n'y a pas tant à se plain-

dre des enfants, des poules et des chèvres de ces voisins, — là, qu'il n'y a à se louer de leur obligeance et de leur bon caractère.

Les gens de Nohant, tous paysans, tous petits propriétaires (on me permettra bien d'en parler et d'en dire du bien, puisque, par exception, « je prétends que le paysan peut être bon voisin et bon ami »), sont d'une humeur facétieuse sous un air de gravité. Ils ont de bonnes mœurs, un reste de piété sans fanatisme, une grande décence dans leur tenue et dans leurs manières, une activité lente mais soutenue, de l'ordre, une propreté extrême, de l'esprit naturel et de la franchise.

Sauf une ou deux exceptions, je n'ai jamais eu que des relations agréables avec ces honnêtes gens. Je ne leur ai pourtant jamais fait la cour, je ne les ai point avilis par ce qu'on appelle des *bienfaits*. Je leur ai rendu des services et ils se sont acquittés envers moi selon leurs moyens, de leur plein gré, et dans la mesure de leur bonté ou de leur intelligence. Partant, ils ne me doivent rien, car tel petit secours, telle bonne parole, telle légère preuve d'un dévouement vrai valent autant que tout ce que nous pouvons faire. Ils ne sont ni flatteurs ni rampants, et chaque jour je leur ai vu prendre plus de fierté bien placée, plus de hardiesse bien entendue, sans

que jamais ils aient abusé de la confiance qui leur était témoignée. Ils ne sont point grossiers non plus. Ils ont plus de tact, de réserve et de politesse que je n'en ai vu régner toujours parmi ceux qu'on appelle les gens bien élevés.

Telle était l'opinion de ma grand'-mère sur leur compte. Elle vécut vingt-huit ans parmi eux et n'eut jamais qu'à s'en louer. Deschartres, avec son caractère irritable et son amour-propre chatouilleux, n'eut pas avec eux la vie aussi douce, et je l'ai toujours entendu déclamer contre la ruse, la friponnerie et la stupidité du paysan. Ma grand'mère réparait ses bévues, et lui, par le zèle et

l'humanité qui vivaient au fond de son cœur, il se fit pardonner ses prétentions ridicules et les emportements injustes de son tempérament.

J'aurai à revenir souvent sur le chapitre des *gens de campagne*, comme ils s'intitulent eux-mêmes; car depuis la révolution, l'épithète de paysan leur est devenue injurieuse, synonyme de butor et de mal appris.

Ma grand'mère passa plusieurs années à Nohant, occupée à continuer avec Deschartres l'éducation de mon père, et à mettre de l'ordre dans sa situation matérielle. Quant à sa situation morale, elle est bien tracée

dans une page de son écriture que je retrouve et qui se rapporte à cette époque. Je ne garantis pas que cette page soit d'elle. Elle avait l'habitude de copier des fragments ou de faire des extraits de ses lectures. Quoi qu'il en soit, les réflexions que je vais transcrire peignent très-bien l'état moral de toute une caste de la société après la Terreur.

« On est fondé à contester le ju-
» gement rigoureux de l'Europe,
» qui, à la vue de toutes les hor-
» reurs dont la France a été le
» théâtre, se permet de les attribuer
» à un caractère particulier et à la
» perversité innée d'une si nom-

» breuse portion d'un grand peu-
» ple. Dieu garde les autres nations
» d'être jamais instruites par leur
» expérience des fureurs dont les
» hommes de tous les pays sont
» susceptibles quand ils ne sont plus
» retenus par aucun lien, quand on
» a donné au rouage social une si
» violente secousse que personne ne
» sait plus où il est, ne voit plus
» les mêmes objets et ne peut plus
» se confier à ses anciennes opinions !
» Tout changera peut-être si le
» gouvernement devient meilleur,
» s'il se rassoit et s'il renonce à
» se jouer de la faiblesse des hommes.
» Hélas ! recherchons l'espérance,
» puisque nos souvenirs nous tuent.
» Courons après l'avenir, puisque le

» présent est dépourvu de consola-
» tion. Et vous qui devez guider le
» jugement de la postérité, vous
» qui souvent le fixez pour toujours,
» écrivains de l'histoire, suspendez
» vos récits afin de pouvoir en
» adoucir l'impression par le signa-
» lement d'une régénération et d'un
» repentir. N'achevez pas au moins
» votre tableau avant de pouvoir
» indiquer la première lueur de
» l'aurore dans le lointain de cette
» effroyable nuit. Parlez du courage
» des Français, parlez de leur vail-
» lance, et jetez, s'il se peut, un
» voile sur les actions qui ont souillé
» leur gloire et terni l'éclat de leurs
» triomphes!

» Les Français ont tous la fatigue

» du malheur. Ils ont été brisés ou
» courbés par des événements d'une
» force surnaturelle, et après avoir
» éprouvé la rigueur d'une lourde
» oppression, ils ne forment plus
» aucun des souhaits qui appartien-
» nent à une situation différente.
» Leurs vœux sont bornés, leurs dé-
» sirs sont restreints, et ils seront
» contents s'ils peuvent croire à la
» suspension de leurs inquiétudes.
» Une horrible tyrannie les a pré-
» parés à compter parmi les biens
» la sûreté de la vie.

» L'esprit public s'est affaibli et
» languira longtemps, effet inévita-
» ble d'une catastrophe inouïe et
» d'une persécution sans modèle. On

» a tellement vécu de ses peines
» qu'on a perdu l'habitude de s'as-
» socier à l'intérêt général. Les dan-
» gers personnels, quand ils attei-
» gnent une certaine limite, boule-
» versent tous les rapports, et l'oubli
» de l'espérance change presque no-
» tre nature. Il faut un peu de
» bonheur pour se livrer à l'amour
» de la communauté. Il faut un
» peu de superflu de soi pour don-
» ner quelque chose de soi aux
» autres.......... »

Quel que soit l'auteur de ce fragment, il n'est pas sans beauté, et ma grand'mère était fort capable de l'écrire. C'était du moins l'expression de sa pensée, si tant est qu'elle

n'eût pris que la peine de le copier. Il y a aussi de la vérité dans ce tableau de l'époque et une justice relative dans les plaintes de ceux qui ont souffert sans utilité apparente. Enfin il y a une sorte de grandeur à eux de reprocher au gouvernement révolutionnaire plutôt la perte de leur âme que celle de leur existence.

Mais il y a aussi une contradiction manifeste, comme il s'en trouve toujours dans les jugements de l'intérêt particulier. Il y est dit que les Français ont été grands par le courage, par la victoire, ce qui suppose un grand élan donné au patriotisme : et tout aussitôt l'auteur présente la peinture de l'abat-

tement et de l'égoïsme qui s'emparent de ces mêmes Français devenus insensibles aux peines d'autrui pour avoir trop souffert eux-mêmes. — C'est que ce ne furent pas les mêmes Français, voilà tout. Les heureux d'hier, ceux qui avaient longtemps disposé du bonheur d'autrui, durent faire un grand effort pour s'habituer à un sort précaire. Les meilleurs d'entre eux, ma grand'mère par exemple, gémirent de n'avoir plus rien à donner, et de voir des souffrances qu'ils ne pouvaient plus soulager. En leur ôtant la fonction de bienfaiteurs du pauvre, on les contristait profondément, et les bienfaits de la société renouvelée n'étaient pas sensibles encore. Ils pouvaient

l'être d'autant moins que cette régénération avortait en naissant, que la bourgeoisie prenait déjà le dessus, et qu'à l'époque où ma grand'mère jugeait la société, elle assistait sans s'en rendre compte à l'agonie des droits et des espérances du peuple.

Quant aux Français des armées, ils étaient nécessairement les amis de tout ce qui était resté en France. Ils défendaient et le peuple, et la bourgeoisie, et la noblesse patriote. Héroïques martyrs de la liberté, ils avaient une mission incontestable et glorieuse dans tous les temps, à tous les points de vue, celle de garder le territoire national; sans doute le feu sacré n'était point perdu sur cette terre de France qui

produisait en un clin d'œil de pareilles armées.

Par contraste avec l'éloquente lamentation que je viens de rapporter, je citerai de nouveaux fragments de la correspondance de mon père, où l'époque se montre telle qu'elle fut à la surface, au lendemain du régime austère de la Convention. Ce tableau donne un démenti aux prédictions tristes du fragment. On y voit la légèreté, l'enivrement, la téméraire insouciance de la jeunesse, avide de ressaisir les amusements dont elle a été longtemps sevrée, la noblesse retournant à Paris demi-morte, demi-ruinée, mais préférant à l'austère

vie des châteaux le spectacle du triomphe de la bourgeoisie; le luxe exploité par les nouveaux pouvoirs comme moyen de réaction, le peuple lui-même perdant la tête et donnant la main au retour du passé.

La France offrait d'ailleurs à ce moment-là l'étrange spectacle d'une société qui veut sortir de l'anarchie et qui ne sait encore si elle se servira du passé ou si elle comptera sur l'avenir pour retrouver les formes qui garantissent l'ordre et la sûreté individuelle. L'esprit public s'en allait. Il ne vivait plus que dans les armées. La réaction elle-même, cette réaction royaliste, aussi

cruelle et aussi sanglante que les excès du jacobinisme, commençait à s'apaiser. La Vendée avait rendu le dernier soupir en Berry, à l'affaire de Palluau (mai 96). Un chef royaliste du nom de Dupin, mais qui n'était pas notre parent, que je sache, avait organisé cette dernière tentative. Mon père eût été d'âge alors à s'en mêler, si telle eût été son opinion, et la bravoure ne lui eût pas manqué pour un effort désespéré. Mais mon père n'était pas royaliste et ne le fut jamais. Quel que fût l'avenir (et, à cette époque, malgré les victoires de Bonaparte en Italie, nul ne prévoyait le retour du despotisme), cet enfant condamnait et abjurait le passé sans arrière-

pensée, sans regret aucun. Sa mère et lui, purs de toute participation secrète, de toute complicité morale avec les fureurs des partis et les vengeances intéressées, se laissaient bercer par le flot encore agité des derniers frémissements populaires. Ils attendaient les événements, elle, les jugeant avec une impartialité philosophique; lui, désirant l'indépendance de la patrie et le règne des théories incomplètes mais généreuses des écrivains du dix-huitième siècle. Bientôt il devait aller chercher à l'armée le dernier souffle de cette vie républicaine, et comme sa mère était quelquefois effrayée des aspirations qui lui échappaient, elle cherchait à l'en distraire par les

douces jouissances de l'art et l'attrait de distractions permises.

Quelques mots sur la personne de mon père avant de le faire parler en 96. Depuis 1794, il avait beaucoup étudié avec Deschartres, mais il n'était pas devenu fort en fait d'études classiques. C'était une nature d'artiste, et il n'y avait que les leçons de sa mère qui lui profitassent. La musique, les langues vivantes, la déclamation, le dessin, la littérature avaient pour lui un attrait passionné. Il ne mordait ni aux mathématiques, ni au grec, et médiocrement au latin. La musique l'emporta toujours sur tout le reste.

Son violon fut le compagnon de sa vie. Il avait en outre une voix magnifique et chantait admirablement. Il était tout instinct, tout cœur, tout élan, tout courage, toute confiance; aimant tout ce qui était beau et s'y jetant tout entier sans s'inquiéter du résultat plus que des causes. Beaucoup plus républicain d'instinct, sinon de principes, que sa mère, il personnifia admirablement la phase chevaleresque des dernières guerres de la République et des premières guerres de l'Empire. Mais en 96 il n'était encore qu'artiste, et voici une lettre qui rappelle le délire musical si souvent et si bien peint par Hoffmann :

Le 24 juillet 1796.

« Je suis à Argenton, ma bonne mère. J'ai laissé passer un jour de courrier sans t'écrire, l'ayant employé à dormir. Figure-toi que le jour de mon arrivée je trouvai tous les musiciens de Châteauroux chez M. de Scévole. Le prieur de Chantôme, qui est une fort bonne basse et un aimable homme, y était aussi; après souper, nous nous mîmes, au nombre de huit, dans un pavillon au bout du jardin, où nous jouâmes des symphonies de Pleyel jusqu'à trois heures du matin. L'orchestre était complet : bonne basse, bons instruments à vent, bonne musique; c'était charmant. Le len-

demain on fut chez madame de Ligondais. A six heures le concert s'ouvrit par une symphonie dont je menai le premier violon à livre ouvert sans faire une faute, M. Thibault, le virtuose de l'endroit, n'étant pas encore arrivé. Il vint enfin, et je lui rendis sa place avec bien du plaisir, car cela devenait difficile et eût pu compromettre ma réputation. Je jouai ensuite un quatuor de Pleyel; je n'ai jamais si bien détaché de ma vie. A chaque passage j'étais interrompu par de bruyants applaudissements. Mon triomphe fut complet. J'étais debout devant cinquante personnes, avec une audace, une impudence! ne tremblant pas plus qu'une contre-

basse. A dix heures, le concert fini, tous les musiciens soupèrent chez M. de Scévole. Au dessert, animés par d'excellent vin de Champagne, le gros prieur apporta sa basse sur la table et nous fit jurer dessus de ne nous quitter qu'au jour. Nous mettons habit bas, nous courons au pavillon. Nous avions l'air d'énergumènes! Et là nous avons fait de la musique jusqu'au grand jour. Le prieur se relayait à la basse avec un monsieur de Châteauroux, M. de Scévole à l'alto avec un de ses voisins. Moi, je n'ai pas quitté ma chaise pendant toute la nuit. Je déchiffrais comme un fou, rien ne m'arrêtait plus. J'étais un peu gris; je volais dans des nuages de

notes sans en croquer une seule. Nous quittâmes à cinq heures et nous fîmes réveillon ; c'était un bruit, c'étaient des rires!... J'ai dormi jusqu'à midi et je me porte à merveille. Adieu, ma bonne mère; on m'appelle pour recommencer.

» Je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme.

» MAURICE. »

A l'automne de la même année, ma grand'mère envoya son cher Maurice à Paris, soit pour le distraire d'une longue retraite, soit pour d'autres motifs plus sérieux que les lettres semblent indiquer,

mais que je ne sais point. Peu importe, il s'agit de la physionomie de Paris sous le Directoire.

Avant d'y arriver, jetons un coup d'œil sur la route. Aujourd'hui nous allons de Nohant à Paris en dix heures; alors il fallait huit ou dix jours. Les diligences de Châteauroux à Orléans étaient d'affreuses pataches si mal servies, que le plus prompt était de faire le voyage à cheval à petites journées. Le chemin d'Issoudun à Vierzon étant le plus direct, mon père et Deschartres le prirent; mais ce n'étaient que ravins, précipices, rivières peu guéables, *fondrières de*

tout calibre, si bien que dans une de ses lettres (car je n'en citerai que quelques-unes), Maurice prie sa mère de lui renvoyer ses chevaux par la voie la plus longue, qui est un peu plus praticable. D'Orléans à Paris, on ne trouvait de voitures que deux fois la semaine, et quelles voitures! « Du » moins, » dit mon père, « on » marche sur cette route-là! *Il* » *ne faut que dix-huit heures pour* » *aller d'Orléans à Paris!* » (Il se trompait, il en fallait vingt-quatre.)

Mais laissons-le parler :

« ... Me voilà enfin à Orléans, ma bonne mère, et je trouve qu'il

y a déjà bien longtemps que je ne t'ai vue. Deschartres est allé courir pour nous trouver des places, et moi je reste pour causer avec toi. Je suis à peine fatigué. Entre la Ferté-Saint-Chaumont et la Ferté-Lowendal, nous avons failli retourner vers toi. La route est bordée de moulins à vent, et, du plus loin que ma jument les aperçut, elle s'enleva sur les pieds de derrière et se tourna tout droit sur le Berry. J'avais envie de la laisser faire. Deschartres s'obstinait avec sa monture, qui imitait les sottises de la mienne. Il imagina de leur bander les yeux, mais ce fut bien pis, et il fallut prendre dans la campagne. On commence pourtant ici à voir des fi-

gures humaines. J'ai rencontré, en arrivant, un muscadin et un cabriolet! J'espère que bientôt nous en verrons une plus grande quantité. J'admire Orléans, j'admire le pont, j'admire les maisons, j'admire les passants! je suis comme un hébété. Que sera-ce donc à Paris?

. . . .

Paris.

Nous sommes restés toute la soirée à Orléans, Deschartres n'ayant pu trouver de places à la diligence. Je t'ai mandé, ma bonne mère, que j'admirais le pont, les passants : c'était bien autre chose quand j'entrai

dans la rue Royale; c'était de l'extase! Revenu un peu à moi, j'allai voir le jeune d'Orsanne et nous fûmes enchantés de nous retrouver. Il me mena promener sur le mail, sur le port, sur le pont, ensuite au spectacle. On donnait *les Amours de Bayard* et *la Fausse Magie*. Jamais drame n'a été joué, je crois, d'une façon plus comique. *La Palisse* était Gascon, *Bayard* un gros pitre qui mettait son chapeau à deux mains, *Sotomajor* était doré et frippé comme une vieille marionnette. Je me tenais les côtes, et dans les endroits les plus tragiques j'éclatais de rire, au grand scandale de mes voisins, qui trouvaient la représentation superbe. Enfin nous sommes arrivés

ici *en vingt-quatre heures*, à bon port, moi neuvième, traînés par trois chevaux qui allaient le trot. Ce sont des enragés de la première espèce. Le cocher, encore plus enragé qu'eux, trouva plaisant, en descendant la montagne d'Etampes, de les laisser courir. La voiture les poursuivait et eût été tout aussi vite sans eux. Nous ne roulions pas, nous étions précipités. Les uns juraient, les autres voulaient descendre. Une élégante en perruque blonde soutenait qu'elle allait mourir de peur. Pour moi, je goûtais fort cette façon d'aller et je criais : « Fouette, cocher. — Mais, monsieur, taisez-vous donc! nous allons être tués. — Non, messieurs, nous n'en arriverons que plus

lestement. C'est la vraie manière de voyager. »

Et la voiture de fendre l'air, et chacun de se cramponner à son voisin. Et moi d'engager la voiturée à donner pour boire au cocher en arrivant. La course impétueuse se ralentit enfin, et on s'arrêta non loin d'une auberge où chacun, en soupant, se remit de sa frayeur.

Tu te doutes de la manière joyeuse dont j'ai fait mon entrée à Paris. Sur-le-champ j'ai couru chez madame de Jasseau. Le plaisir de se revoir après si longtemps a été égal de part et d'autre. De là, j'ai été au café de la Régence pour

trouver M. Heckel; j'y suis entré en courant et en chantant, mais je n'y ai vu que des gens profondément absorbés dans leur partie d'échecs, qui me regardaient de travers et semblaient dire : « Que vient faire ici ce profane? » Ne trouvant point là mon ami, d'un saut j'ai bondi hors de cet ennuyeux séjour. J'ai été au café Valois, où j'espérais encore le trouver. La première personne j'y ai aperçue, c'est M. de Préville, qui m'apprit que M. et madame de la Roche-Dragon étaient à Paris depuis deux jours. Ne trouvant point encore là celui que nous cherchions, nous nous rendîmes chez son restaurateur... point! Mais enfin, rue des Petits-

Champs, nous le rencontrons face à face. Dans la joie où nous étions, nous regagnons le Palais-Royal, nous traversons la cour des Fontaines, et toujours parlant, riant et nous embrassant, nous voilà je ne sais où. Enfin, M. Heckel, s'arrêtant le premier, demanda où nous allions. « Je n'en sais rien » fut la réponse générale. Il reprit gravement : « Nous sommes fous, il faut aller dîner. » Ce qui fut dit fut fait. Après dîner, nous fûmes voir *Abufar* et le *Dédit.* Comme j'avais passé la nuit fort éveillé en diligence, je m'endormis profondément au dernier acte. En rentrant, je trouve un billet chez le portier : « Nous sommes arrivés » ce soir, et vous ce matin. Nous

» allons enfin nous revoir! nous
» sommes toujours rue d'Angoulême;
» à demain. »

C'était M. de la Blottais et son fils, quelle étonnante rencontre! A sept heures du matin j'y étais déjà, èt déjà il était sorti; mais j'ai trouvé Amand, et je te raconterai de vive voix tout ce qu'il m'a appris. J'ai vu ensuite Amédée. Puis j'ai été déjeuner chez M. Heckel. Le soir nous avons été voir *Didon* et le ballet de *Psyché*. Je n'ai pas perdu une note ni un pas. Mon Dieu, ma bonne mère, comme j'ai pensé à toi, comme je te regrettais! Une salle magnifique, un monde immense, un spectacle sublime! Lainé

s'est surpassé; toujours la voix un peu tremblante, mais une noblesse! une âme! un jeu! c'est un homme qui.... ah!.... un homme, enfin!.... J'applaudissais à tout rompre. Didon était jouée par une débutante qui annonce le plus grand talent et qui chante par merveille.

Le ballet de *Psyché* est embelli à un point étonnant. La décoration du second acte est toute changée. Ce n'est plus ce vilain palais rouge, c'est un portique superbe, une perspective immense. Tout est embelli. L'Amour n'entre plus dans son palais par la porte, c'est sur un nuage qu'il arrive. Zéphyre est un jeune danseur charmant, fait au tour, qui

égalera peut-être Vestris. Enfin jamais spectacle ne fut plus complétement admirable. Ce matin j'ai été chez madame de Ferrières, ensuite chez madame de Jasseau avec M. de Pernon. Nous avons mangé des huîtres et bu du vin de Champagne. Nos rires et notre joie n'étaient interrompus que par le regret de ton absence. Nous avons bu à ta santé et parlé de toi, ah!.... Je reviens de chez madame de Béranger, qui a été un moment sans me reconnaître. Elle me trouve changé depuis les pieds jusqu'à la tête. J'ai passé chez madame de Vézelais, et me voilà. Je te ferai les détails verbalement; mais on t'aime bien, va, et avec quelle joie on se retrouve!

C'est comme dans un rêve! Que je te remercie de m'avoir envoyé à Paris! Que je voudrais être près de toi à Nohant! Que je suis content! Que je te regrette!

Je t'embrasse mille fois de toute mon âme.

MAURICE.

DE DESCHARTRES A MADAME DUPIN.

3 vendémiaire an V.

Enfin voilà des nouvelles! allez-vous dire. Comment attendre si longtemps sans écrire? Que font-ils? Que deviennent-ils? Vous avez raison de gronder, et de gronder bien

fort. Votre fils est un étourdi, il a laissé passer l'heure du dernier courrier. — Du reste votre fils paraît très-raisonnable. Je ne doute point qu'on ne vous en fasse de grands éloges. Beaucoup de personnes ne le reconnaissent point au premier abord; tout le monde le trouve charmant. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai; mais il n'est point encore ce qu'il sera, et ce qu'*il faut qu'il soit.* Je ne vous parle point de nouvelles. Il n'en existe point d'autres que celles qui sont rapportées dans les journaux, c'est-à-dire une quatrième défaite de Jourdan [1]. Quelque désastreuses

[1] Jourdan commandait alors l'armée de Sam-

qu'elles soient, elles ne font ici aucune impression. On ne s'en occupe point. Jamais je n'ai vu Paris si indifférent au sort de la France.

Tout est extrêmement cher ici. On ne croirait pas ce que le voyage d'Orléans à Paris nous a coûté. Il faudra que Saint-Jean nous ramène nos montures, car il n'y a plus de diligences proprement dites. Il faut prévenir un mois d'avance pour avoir des places, d'où il résulte qu'à l'heure qu'il est, et pendant que

bre-et-Meuse; Moreau, l'armée de Rhin-et-Moselle. Ils combattaient sur le Rhin contre l'archiduc Charles. La quatrième défaite de Jourdan, qui termina la campagne, fut glorieuse pour nos troupes.

Paris est le centre de toutes aises et de tout luxe, on ne peut traverser la France qu'à pied ou à cheval.

Adieu, madame; que l'absence de votre fils ne vous cause point un ennui préjudiciable à votre santé. Prenez-en soin surtout! etc.

DE MAURICE A SA MÈRE.

2 octobre 1796.

..... J'ai été hier à un très-beau concert qui s'est donné au théâtre de Louvois. C'était Guénin et le vieux Gavigné qui conduisaient l'orchestre.

Tu sais, notre vieux Gavigné, qui a si bien connu mon père et Rousseau, du temps du *Devin du village*, et qui a fait si singulièrement connaissance avec moi à Passy du temps de mon exil. Eh bien, le public lui a fait répéter sa romance, et il s'en est si bien tiré qu'il a été, à la lettre, accablé d'applaudissements. Pour un homme de soixante-quinze ans, ce n'est pas mal! Cela m'a fait un bien grand plaisir!

Je te donne à deviner en mille qui j'ai rencontré encore et reconnu à ce concert. Sous un habit à la mode, avec des souliers dégagés et des oreilles de chien, j'ai vu le sans-culotte S......, et je lui ai parlé. C'est

un merveilleux! Voilà de ces rencontres à mourir de rire. Il m'a beaucoup demandé de tes nouvelles. Il n'était pas si galant en l'an II!

Adieu, ma bonne mère, l'heure me presse, je vais à l'Opéra. Je te regrette à tous les instants. Tous les plaisirs que je goûte loin de toi sont imparfaits. Je t'embrasse mille fois.

Et je fais mille amitiés à ma *bête* de bonne.

. . . .

Le 8 vendémiaire.

Ne te fais donc pas d'inquiétudes, ma bonne mère. On ne conçoit rien à la manière dont les postes sont servies. Tantôt les lettres mettent six jours pour faire quatre-vingts lieues, tantôt quinze et tantôt plus, car M. de la Dominière n'a reçu qu'avant-hier celle que tu lui as écrite il y a un mois. C'est à n'y rien comprendre.

. . . .

J'ai été voir avant-hier *Œdipe* et le ballet de *Psyché*. J'étais absolument en face, à dix pas du théâtre, et j'étais au parterre, car à présent c'est un amphithéâtre magni-

fique qui part de l'orchestre et va jusqu'aux premières. On y est assis comme dans ton grand fauteuil. On y voit par merveille, on y entend encore mieux; enfin, c'est la meilleure place de la salle. Comme je pensais à toi! comme je te regrettais en écoutant l'opéra avec attention! Je ne perdais pas une seule partie de l'orchestre. Hier, j'ai été avec MM. Heckel et d'Heuzé voir l'*Intérieur des comités révolutionnaires*. On y arrange bien les jacobins!

Toutes les personnes que je vois me demandent si tu veux rester encore cet hiver en province, et quand je leur dis oui, ce sont des exclamations, des étonnements sans

fin. Elles ne conçoivent rien à notre manière de voir. Pour moi, hélas! je ne la conçois que trop.

. . . .

---

3 octobre.

Je t'ai quittée l'autre jour pour aller à l'Opéra. On devait donner *Corisande*, ce fut *Renaud*. Mais rien ne contrarie un provincial. J'écoutai d'un bout à l'autre avec le plus grand plaisir. J'étais à l'orchestre. M. Heckel connaît Ginguené, directeur du jury des arts, et tous les jours d'Opéra Ginguené lui fait présent de deux billets d'orchestre. C'est là où va ce qu'on appelle à

présent la bonne compagnie. Vous y voyez des femmes charmantes, d'une élégance merveilleuse; mais si elles ouvrent la bouche, tout est perdu. Vous entendez : *Sacresti! que c'est bien dansé!* ou bien : *Il fait un chaud du diable!* Vous sortez, des voitures brillantes et bruyantes reçoivent tout ce beau monde, et les braves gens s'en retournent à pied, et se vengent par des sarcasmes des éclaboussures qu'ils reçoivent. On crie : *Place à M. le fournisseur des prisons! — Place à M. le brise-scellés!*

Mais ils vont toujours et s'en moquent. Quoique tout soit renversé, on peut encore dire comme autrefois : *L'honnête homme à pied,*

et *le faquin en litière*. Ce sont d'autres faquins, voilà tout.

Adieu, ma bonne mère. J'irai encore ce soir à l'Opéra. Ce matin, M. Heckel me fait dîner avec M. le duc. Je t'embrasse comme je t'aime.

---

5 octobre.

. . . .

J'ai déjeuné avec M. le duc, qui m'a comblé de prévenances et d'amitiés. Je vais demain avec mon ami et le sien dîner à la campagne. Cette connaissance ne peut que m'être avantageuse. J'ai été le soir revoir *OEdipe* : Chéron, qui se croit

attaqué de la poitrine, n'y chante plus; ce sont des mazettes qui le remplacent. Laisné me fait toujours plaisir. Hier j'ai été aux Italiens voir *Rose et Colas* et *Camille.*

. . . .

Dis à ma bonne que ma queue perd beaucoup à ne plus être faite par elle; elle lui fait toutes sortes d'amitiés.

---

8 octobre.

Que je suis donc malheureux de te causer de l'inquiétude! je t'écris pourtant tous les jours de courrier. J'ai trop de plaisir à m'entretenir avec toi pour en perdre l'occasion.

Mais la poste nous joue des tours infâmes! Sois donc tranquille, ma bonne mère, je me porte à merveille, je cours comme un chat maigre. J'ai dîné avant-hier chez M. le duc; il demeure chez madame Delage, qui a la plus belle maison de Surenne: je vais aujourd'hui chez le bailli de Frelon; c'est un dîner de gens *importants*.

. . . .

Le 9.

Maudite poste! j'espérais aujourd'hui une lettre de toi. Je suis rentré hier à trois heures, comptant là-dessus; je n'en ai pas trouvé,

et j'ai été triste tout le reste de la journée. J'ai été ce matin au Salon : il y avait trois Luebach, deux Bidault, quelques Van Spandunck et beaucoup d'enseignes d'auberges. Je ne manque pas un jour d'Opéra : j'ai vu *Iphigénie en Aulide*. Laisné s'est surpassé; c'est la perfection. J'ai vu aux Italiens le *Bélisaire* de *Philidor;* il y a d'assez belles choses.

J'ai eu hier mes bottes à la hussarde, c'est la grande mode; elles vont dans la perfection, mon pantalon aussi; ma redingote est dans le goût le plus nouveau. On s'habille à présent comme des sacs : des petits collets rabattus d'un côté,

de grandes croisures, des tailles énormes, des poches sur les côtés et les mains dedans; mode extrêmement prudente en ce temps-ci. Enfin, ma bonne mère, tu verras dans ma personne la fleur de la muscadinerie; tu verras! tu verras! C'est à mourir de rire.

Adieu, ma bonne mère, je vais faire mes visites dans mes habits neufs. Je t'embrasse de toute mon âme. Porte-toi bien surtout!

Je donne un grand coup de poing sur la tête de ma bonne, et je lui blanchis la figure avec la houppe. Comment va le cerbère Tristan-Belle-Spinette? est-il tou-

jours roulé en boule sur le grand fauteuil ?

. . . .

Le 11.

J'ai enfin vu *Corisande*. Le *quinque* du second acte est exécuté dans la perfection; j'y ai été avec mon ami, qui a toujours ses poches pleines de billets. J'étais à l'orchestre, et de ma place j'avais le plaisir de lire la partition de Guénin; je me figurais presque faire le premier violon.

J'ai été hier chez madame de Nanteuil, qui m'a comblé d'amitiés.

Je croyais n'y rester que cinq minutes, mais sa fille aînée était au piano ; sur le piano un bon violon; je m'en empare et me mets à l'accompagner depuis midi jusqu'à trois heures; elle jouait précisément les plus jolies sonates de Pleyel, celles que j'ai accompagnées à M. de Scévole. Je les sais par cœur, aussi j'allais d'un train! je faisais des passages d'un brillant! Pour comble de gloire, il est arrivé des visites qui ont bien vite fait un auditoire nombreux; c'était une rage, et voilà qu'aujourd'hui les invitations me pleuvent, je ne sais où donner de la tête.

Le 13.

. . . .

Je reçois tes deux lettres à la fois. La poste a jugé qu'elles s'ennuieraient de voyager seules, et elle les a mises de compagnie. Tu me fais tant de questions, ma bonne mère, que je n'y pourrai jamais répondre par écrit. Il y a une foule de choses que je te garde pour nos bonnes causeries du soir. J'ai fait toutes mes visites et toutes tes commissions. J'ai dîné hier chez madame de Ferrières, et le soir elle m'a envoyé dans la loge de madame de Bar, avec d'Heuzé, sa sœur, et deux autres jeunes personnes. C'était une société infiniment grave,

et nous avons dit plus d'extravagances qu'il ne m'en passe par la tête en six mois. J'ai vu maître Guillotot; je l'ai trouvé dans son intérieur, le teint frais, gros et gras, la bouche vermeille, et venant de prendre une médecine de précaution. — J'ai fait visiter mes cheveux; loin de me les couper, on les a trouvés trop courts. On m'a dégagé l'oreille, et l'arrière-face doit tomber sur le collet de l'habit. La perfection de l'oreille de chien c'est, quand ils sont bien longs, de faire au bout quelques papillotes qu'on ne crêpe point. Quant aux nattes et à la queue, il n'y a rien à y changer. Que ma bonne se console et s'attende à me voir l'oreille dé-

couverte. Je lui dis d'ailleurs mille choses gracieuses, amicales et sottes. Adieu, ma bonne mère, je t'embrasse, je t'aime de toute mon âme.

. . . .

Le 15.

Quoiqu'*à pied*, *l'honnête homme* se moque bien à Paris du mauvais temps! Il y a tant de choses à faire et à voir! Le matin je vais au Salon; de trois à six heures je dîne longuement en bonne compagnie: le soir je vais au spectacle. J'ai dîné chez madame de Ferrières avec toutes tes amies; j'ai été reçu à

bras ouverts! Ah! comme on a parlé de toi! Le dîner était délicieux, servi en belle argenterie. La république n'a pas tout pris. Les vins parfaits. Il y avait des jeunes gens très-gais, et nous avons fait rire aux éclats même M. de la Dominière! J'ai été le soir à la rue Feydeau voir l'*École des pères* et les *Fausses Confidences.* Cette dernière pièce est absolument jouée comme avant 93: Fleuri avait le même habit; Dazincourt aussi.

. . . .

Le 17.

Que tu es bonne de vouloir t'ennuyer encore dans ta solitude,

pour me laisser quelques jours de plus à Paris! Quelle trop bonne mère! Si tu y étais avec moi, je m'y amuserais bien davantage. Aujourd'hui j'ai joint l'utile à l'agréable, et il me semble que je suis au-dessus de moi-même. Mon ami M. Heckel m'a lu deux ouvrages de morale, l'un sur l'immortalité de l'âme, l'autre sur le vrai bonheur. Tout est admirable, profond, rapide, clair, éloquent; c'est l'hiver dernier qu'il les a composés, et il m'assure qu'il n'a eu pour but que de me développer les principes de la vertu.

J'ai eu hier un succès extraordinaire en chantant *OEdipe* chez ma-

dame de Chabert. Mais ces succès, à qui les dois-je? A ma bonne mère, qui a bien voulu s'ennuyer à m'enseigner et qui en sait plus que tous les professeurs du monde! Après la musique on a dansé; nous étions tous en bottes, n'en sois pas scandalisée, c'est l'usage à présent : mais comme on danse mal, en bottes! Par là-dessus, on s'est imaginé de prendre du thé, et c'est bien là le souper le plus fade et le plus économique qu'on puisse faire. Adieu, ma bonne mère, je t'embrasse de toute mon âme, et je fais à ma bonne trente-trois amitiés.

. . . .

Le 19.

Tu me demandes si M. de la Blottais a reçu ta lettre. Je n'en sais rien ; il est à la campagne et ne vient ici que furtivement, car il est sur la liste des émigrés. M. le duc me fait mille amitiés, je déjeune souvent avec lui, et s'il va en Espagne, il passera par Nohant. Je lui ai bien dit que ce n'était pas à ce prix-là que nous voudrions le voir. Je suis ici absolument comme Panurge. Tout le monde m'invite, et je ne puis dîner chez tout le monde. — Dis à Saint-Jean de retirer ma jument du pré et de lui donner de l'avoine pour qu'elle ait le cœur aux voyages. C'est toujours le plus prompt

et le meilleur marché que cette façon d'aller.

. . . .

Ce matin, j'ai encore déjeuné avec M. le duc et mon ami M. Heckel. Nous avons mangé comme des ogres et ri comme des fous... Et figure-toi que, comme nous marchions tous trois sur le pont Neuf, les poissardes nous ont entourés et ont embrassé M. le duc *comme le fils de leur bon roi!* Tu vois si l'esprit du peuple a changé! Mais je t'en *parlerai verbalement*, comme dit Bridoison.

Je cours faire mes visites d'adieu. Va, je ne regretterai point Paris, puisque je vais te retrouver.

Je dis mille brutalités à ma bonne; qu'elle s'apprête à me raser, car ici on m'a fait les crocs, j'effrayais tout le monde, et les voilà qui repoussent de rage.

. . . .

Deschartres a eu beau chercher un précepteur pour le fils de madame de Chander, il regarde la chose comme impossible à trouver dans ce temps-ci. La race en est perdue. Tous les jeunes gens qui se destinaient à l'éducation cherchent à se faire médecins, chirurgiens, avocats. Les plus robustes ont été employés pour la république. Depuis six ans, personne n'a travaillé, il faut bien le dire, et les

livres ont eu tort. On ne voit que des gens qui cherchent des instituteurs pour leurs enfants et qui n'en trouvent pas. Il y aura donc beaucoup d'ânes dans quelques années d'ici, et j'en serais un comme un autre sans Deschartres, que dis-je? sans ma bonne mère, qui aurait toujours suffi à former mon esprit et mon cœur.

Le 13.

Nous partons demain. Deschartres se décide enfin à mettre ses estimables jambes dans des bottes. Il n'y a pas moyen de lutter contre le torrent! C'est commode à cheval, mais non au bal. On ne fait plus que marcher

la contredanse. Dis à ma bonne que je vais m'en dédommager en la faisant sauter et pirouetter de gré ou de force. Adieu, Paris... et bonjour à toi bientôt, ma bonne mère! je pars d'ici plus fou que je n'y suis venu; c'est qu'aussi tout le monde l'est un peu. Il suffit d'avoir la tête sur les épaules pour se croire heureux. Les parvenus s'en donnent à cœur joie, et le peuple a l'air d'être indifférent à tout; jamais le luxe n'a été si brillant... Bah! bah! adieu à toutes ces vanités, ma bonne mère s'ennuie et m'attend : tant pis pour ma jument. Je vais enfin t'embrasser! Peut-être arriverai-je avant cette lettre!

MAURICE.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le maréchal de Saxe.

Mes amis, à mesure qu'ils lisent ces pages imprimées, me font des questions et des observations plus ou moins fondées. En voici une à laquelle je crois devoir m'arrêter un instant avant de passer outre.

Pourquoi, me dit-on, avez-vous si peu parlé du maréchal de Saxe? N'était-ce pas la plus remarquable figure et la plus frappante destinée de ce passé que vous évoquez comme une base de votre récit? Ne savez-vous pas sur le compte de ce héros quelque fait particulier qui ait échappé à l'histoire? Votre grand'mère n'avait-elle pas quelque tradition domestique qui jetterait du jour sur ce caractère étrange et assez mystérieux encore pour la postérité?

Non, en vérité, ma grand'mère ne savait rien de particulier qu'elle voulût ou pût dire sur le compte de son père. Elle n'avait que deux

ans lorsqu'elle le perdit, et, dans ses vagues souvenirs, ou dans les récits de sa mère, elle avait reculé devant son embrassade au milieu d'un dîner, parce qu'il exhalait une odeur de beurre rance qui répugnait à la précoce délicatesse de son odorat. Sa mère lui expliqua que le héros aimait de passion le beurre fort, et que, pour le satisfaire, on n'en trouvait jamais d'assez nauséeux. En fait de cuisine, tous ses goûts étaient à l'avenant. Il aimait le pain dur et les légumes presque crus. C'était une grâce d'état pour un homme qui passa les trois quarts de sa vie à la guerre.

Ma grand'mère croyait se rappeler

aussi qu'il lui avait apporté un énorme mouton de parfilage d'or; et plus tard on lui avait montré ce mouton, en lui disant que c'était un cadeau du célèbre comte de Lowendahl, et que le maréchal l'avait apporté de sa part. Cela coûtait deux ou trois mille francs et valait parfilé [1] cinq ou six cents francs. Étrange fantaisie de prodigalité, qui consistait à donner aux femmes ou aux enfants une somme quelconque, payée trois ou quatre fois sa valeur, pour montrer qu'on avait de l'argent à perdre pour leur plaire.

[1] C'est-à-dire *effiloché*. Ce travail des femmes consistait à séparer l'or de la soie pour le vendre.

Voilà tout ce que ma grand'-mère avait vu de son père, et ce n'est pas d'un intérêt bien grand.

Maurice de Saxe appartient désormais à l'histoire. Elle l'a tant exalté et tant flatté de son vivant, qu'elle a le droit aujourd'hui d'être sévère; mais cette sévérité serait-elle de bien bon goût de ma part? Ai-je le droit, même à cette distance que le temps a mise entre nous (cent ans déjà depuis sa mort), de le juger en toute liberté d'allure? J'ai été élevée dans un respect aveugle de cette gloire. Depuis que j'ai lu et étudié cette grande existence, j'avoue que le respect a été

entamé par une sorte d'effroi, et que ma conscience se refuserait absolument à pallier les entraînements d'une pareille époque.

Je vois de très-grandes qualités personnelles chez le maréchal de Saxe; mais si je m'attache à les faire ressortir sans montrer les ombres à côté des rayons, ne ferai-je pas ce que je blâme dans les préjugés de race? Ces préjugés consistent, je l'ai dit, dans l'orgueil du rang ou du succès, dans le culte aveugle des choses éclatantes, tandis que le vrai respect, celui qui devrait remplacer tous les autres, s'attacherait surtout aux humbles

vertus et aux mérites que le monde n'a pas connus, ou qu'il n'a pas compris.

On m'observe que mes scrupules ne sont pas fondés sur une descendance légitime : elle n'en est pas moins directe et réelle. Je conviens qu'il y manque la consécration de la fidélité exclusive qui fait les adoptions sérieuses et familiales, avec ou sans notaire.

Mais n'ayant pas de notion particulière sur le maréchal de Saxe, je n'aurais à en raconter que ce que tout le monde sait de reste : qu'il s'appelait Arminius-Maurice, né à

Dresde en 1696; qu'il fut élevé avec son frère, le prince électoral, depuis Auguste III, roi de Pologne; qu'à douze ans il s'enfuit de chez sa mère, traversa l'Allemagne à pied, et alla rejoindre l'armée des alliés qui, sous les ordres d'Eugène de Savoie et de Marlborough, assiégeait Lille. Peut-être l'enfant terrible chantait-il en marchant : *Malbrough s'en va-t-en guerre.* On sait qu'il monta plusieurs fois la tranchée avec audace et reçut des Français, qu'il combattait alors, son premier baptême de feu. A treize ans, au siége de Tournay, il eut un cheval tué sous lui et son chapeau fut traversé par les balles. Au siége de Mons, l'année suivante, il sauta des pre-

miers dans la rivière, portant un fantassin en croupe, tua d'un coup de pistolet un des ennemis qui croyait le faire aisément prisonnier; et, s'exposant à tous les dangers avec une sorte de rage, il fut admonesté par le prince Eugène en personne sur l'excès de sa témérité.

On sait qu'en 1711 il marcha contre Charles XII; qu'en 1712, âgé de seize ans, il commanda un régiment de cavalerie, qu'il eut encore un cheval tué sous lui, et qu'il ramena trois fois à la charge son régiment presque entièrement détruit.

Marié à dix-sept ans avec la comtesse Loben, père à vingt ans d'un fils qui ne vécut pas longtemps, guerroyant toujours avec passion, tantôt contre Charles XII, qu'il admirait avec tant d'ingénuité qu'il s'exposa dix fois à être tué ou pris pour arriver à le voir de près, tantôt contre les Turcs, en qualité de volontaire et pour l'amour de l'art, il ne revenait auprès de de sa femme que pour essuyer de justes reproches sur ses infidélités. Il avait déclaré une grande aversion pour le mariage, et sa mère, en l'enchaînant au sortir de l'enfance, n'en avait tenu compte. Il était si réellement enfant à cette époque, qu'après avoir résisté opiniâtrément

au désir de sa mère, il s'était décidé tout d'un coup sur cette considération que la jeune Loben s'appelait Victoire.

Il la quitta en 1720 pour venir en France, où le régent le fit maréchal de camp. Maurice fit rompre son mariage un an après. Sa femme pleura beaucoup et se remaria presque aussitôt. Tout ce qui entourait ce jeune homme, les mœurs de la régence, la facilité de briser des liens contractés sans croyance et sans amour, sa propre naissance, les terribles exemples de débauche de son père et de toutes les cours où son éducation s'était faite : voilà

bien des causes de désordre et de précoce démoralisation. Élu par les Courlandais duc de Courlande et Sémigalle, aimé et encouragé par la duchesse Anne Iwanowna, qui fut czarine de Russie par la suite, il lutta avec énergie pour conserver cette principauté contre les prétentions voisines. Il s'y fût maintenu par son ambition et sa volonté autant que par la protection de la duchesse Anne, mais cette dernière chance lui manqua bientôt par sa faute. Incapable de fidélité, une nuit qu'il traversait la cour du palais de la duchesse, portant une femme sur ses épaules, il rencontra une vieille armée d'une lanterne, qui eut peur et cria. Il donna un coup de pied

dans la lanterne, glissa et roula dans la neige avec la vieille et la jeune femme. Une sentinelle accourut, l'affaire fut ébruitée. La future czarine ne pardonna pas et se vengea plus tard en disant de lui : « Il eût pu être empereur de Russie. Cette personne lui a coûté cher! »

Mais je m'aperçois que je fais une notice, et je ne voudrais pas grossir mon livre de pièces inutiles. Les campagnes de Maurice de Saxe pour la France sont trop connues pour que j'aie à en parler. Si l'on veut absolument qu'une appréciation de son caractère et de sa mission trouve place dans cet

ouvrage, je ne puis qu'extraire et rapprocher le jugement consigné en divers endroits de l'Histoire de France d'Henri Martin, le plus beau des livres d'histoire publiés jusqu'à ce jour, parce qu'il est le plus complet.

« (1741.) On ne pouvait songer à assiéger méthodiquement Prague. L'électeur de Bavière reçut le conseil hardi d'attaquer cette grande grande ville par escalade. L'auteur de cet avis était un officier général qui jouissait déjà d'un grand renom militaire, quoiqu'il n'eût pas encore commandé en chef : c'était le comte Maurice de Saxe, fils naturel du feu roi Auguste II, aven-

turier rempli de fougueuses passions, d'ambitions violentes et de hautes inspirations guerrières. Après s'être fait élire duc de Courlande par les états de cette souveraineté en 1726, et avoir disputé son duché avec une héroïque témérité à la Russie et à la Pologne, il était venu se mettre au service de la France, avait fait avec distinction la guerre de 1733, et commandait une des divisions de l'armée du Danube. L'électeur eut au moins le bon sens d'écouter Maurice. L'auteur du projet en fut l'exécuteur. Maurice prit pour second dans l'entreprise un homme qui n'avait de commun avec lui que le courage, le lieutenant-colonel Chevert, officier né

dans les rangs du peuple, et qui était la vertu même dans un temps corrompu, comme Maurice était la passion sans frein. La ville n'avait qu'une enceinte bastionnée et des fossés secs. Dans la nuit du 25 décembre, Chevert monta en silence sur un bastion à la tête de quelques grenadiers, repoussa les ennemis accourus aux cris des sentinelles, s'empara d'une porte voisine et l'ouvrit à la cavalerie française de Maurice..... Les généraux préservèrent la ville du sac et du pillage: c'était un notable progrès dans les mœurs militaires. » . . . .

« (1744.).... La principale armée française, forte de quatre-vingt mille

hommes, entra en Flandre à la mi-mai. Le roi en personne la commandait, accompagné du maréchal de Noailles et du comte Maurice de Saxe, qui venait de recevoir le bâton de maréchal, malgré sa qualité de huguenot. Cette victoire sur l'intolérance, contradiction étrange avec le redoublement des persécutions contre les réformés français, était due en grande partie à Noailles et avait coûté beaucoup au roi, plein de petits préjugés et de petites superstitions. Noailles avait fait comprendre à Louis la supériorité militaire de cet étranger et la nécessité de l'attacher définitivement à la France, si dépourvue de généraux. »

« 1745. — Le maréchal de Saxe, qui s'était montré vraiment grand général en 1744, et qui, avec des forces très-inférieures, avait empêché l'ennemi d'assiéger Lille ou de tenter aucune autre entreprise, reçut le commandement en chef pour 1745, dans un moment où il semblait menacé d'une autre fin que la mort des héros. En proie à une hydropisie qui l'obligeait à subir des ponctions douloureuses, il succombait sous les excès qui avaient ruiné la prodigieuse vigueur de sa constitution. On doutait qu'il fût en état de se rendre à l'armée. Voltaire ne put, un jour, s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse. « *Il ne*

s'agit pas de vivre, mais de partir! » répliqua le maréchal. C'est là un grand mot : chez certaines natures, la hauteur du courage ressemble à la vertu à s'y méprendre. L'effet est le même, et la différence n'est que dans le mobile. » . . . .

. . . .

« (Fontenoy.) Le sort de la journée semblait fort compromis. Le maréchal de Saxe, qui voyait tout et se traînait partout, à cheval ou dans une petite carriole d'osier, commence de disposer la retraite pour le cas où un dernier effort ne réussirait pas. La présence du roi et du Dauphin, le devoir d'assurer leur salut, devenaient un embarras

énorme et poussaient aux résolutions timides, bien que tous deux fissent d'ailleurs bonne contenance.

. . . .

« Cette victoire de Fontenoy flatta vivement l'esprit national et elle est restée populaire...... La vraie gloire fut au général qui avait vaincu presque mourant. » . . . .

« (1746.) Le maréchal de Saxe, à peu près rétabli de sa maladie, avait brusquement investi Bruxelles au milieu de l'hiver, et cette belle capitale des Pays-Bas autrichiens avait dû capituler au bout de trois semaines..... »

« — Au commencement de mai.....

la présence du roi ne fut pas seulement inutile, mais nuisible. Les embarras d'une armée de *cour* empêchèrent Maurice de pousser l'ennemi aussi vivement qu'il l'eût fait. » . . . .

Interrompons l'historien, et faisons parler le maréchal lui-même. Les personnes qui ne s'occupent pas de l'art militaire ne connaissent de son style que la fameuse lettre au maréchal de Noailles sur la proposition qu'on lui avait faite (en 1746, précisément) d'être membre de l'Académie française; lettre où il allègue et prouve si bien qu'il ne sait pas seulement l'orthographe. « *Je repondu que se la malet comme*

une bage à un cat. » Mais cette fantastique orthographe n'empêche pas le maréchal d'avoir un caractère comme écrivain et d'appartenir, par quelques écrits et quelques pensées, au mouvement littéraire du dix-huitième siècle. Ses lettres, concises, nettes, rapides, ont, par leurs restrictions mêmes, une véritable portée historique, et par leur humeur ou leur enjouement, un cachet de grandeur ou de franchise. Elles ont subi pour l'impression une traduction certaine, mais elles n'ont été ni altérées, ni arrangées dans leur forme, on le sent de reste. Voici ce qu'il écrit au chevalier de Folard :

« Au camp de Bouchout, le 5 mai 1746.

» J'ai reçu, mon cher chevalier,
» la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire le.... et j'y vois
» avec plaisir que nous pensons de
» même sur ce qu'il y avait à
» faire après l'abandon que les
» ennemis ont fait de leur position
» derrière la Nèthe, et je n'y au-
» rais pas manqué si j'avais été
» seul; d'autres circonstances m'ont
» empêché de les suivre et de les
» jeter dans la mer, ce qui ne
» pouvait manquer d'arriver vu leur
» désordre, notre supériorité et
» notre position; je ne sais si vous
» savez ce que c'est qu'une armée

» de cour et tous les inconvé-
» nients qu'elle entraîne.

» J'ai détaché de cette armée
» quarante bataillons et cinquante
» escadrons pour faire l'investiture
» de Mons. Le siége se fera sous
» les ordres de M. le prince de
» Conti, dont Dieu bénisse les opé-
» rations!...

. . . .

» Quant à la politique, je ne
» vous en parlerai pas ; gens plus
» habiles que moi s'en mêlent!.... »

Quelques jours après, il écrivait à Frédéric II :

« Votre Majesté sait très-bien que

» la partie militaire est toujours
» soumise à la politique. Ainsi, je me
» flatte que Votre Majesté ne m'at-
» tribuera pas toutes les fautes qui
» pourront se faire pendant le cours
» de cette campagne. Le moment où
» je me trouve vous persuadera cette
» vérité, car je sens très-bien qu'une
» marche par notre droite mettrait
» l'armée des alliés dans une situa-
» tion fort critique. »

Le 6 juillet de la même année il écrivait au comte d'Argenson :

« Vous me faites l'honneur de
» me dire que le roi compte que
» je ne ferai point de mouvement
» rétrograde qu'à la dernière extré-

» mité. L'on ne peut, sans un ris-
» que éminent, faire de mouvement
» en arrière lorsque l'on attend la
» dernière extrémité; mais il faut
» se placer toujours de manière à
» n'être pas obligé de faire de mou-
» vement en arrière. . . . .
. . . .

» Je ne suis pas naturellement
» porté, monsieur, aux mouvements
» rétrogrades; je crois vous avoir
» donné des preuves de ma con-
» stance, et peut-être de quelque
» chose de plus, lorsque les règles
» militaires m'y invitaient. Il n'y
» a que des raisons de politique
» qui puissent autoriser une con-
» duite différente. Je n'entrerai pas

» ici dans la discussion de savoir
» *auquel* on doit la préférence ; mais
» je pense que la première est in-
» fructueuse, je veux dire la poli-
» tique, par une bonne conduite à
» la guerre. »

Presque toutes les lettres de Maurice témoignent des embarras qu'on lui crée, des fautes où on l'expose, et de la terrible responsabilité qu'on fait peser sur lui, tout en limitant l'autorité absolue qui lui serait nécessaire dans les circonstances graves. Tandis que le roi vient payer sa dette à l'opinion française, qui aime les rois chevaliers, en venant faire parade devant l'ennemi d'un sang-froid que le général en chef doit

lui garantir facile et bien fondé, même au prix de l'honneur et de l'armée; tandis que le roi lui écrit: « Mon cousin, je vous fais cette » lettre pour vous dire que mon » intention est que vous assistiez au » *Te Deum* avec les officiers de » mon armée, etc., » le maréchal huguenot ne songe qu'à prévoir ou à réparer les fautes qu'il sait bien qu'on est toujours prêt à commettre, et dans la manière dont il s'exprime il n'y a pas seulement le coup d'œil de l'homme de guerre, il y a la franchise, rare en ce temps de courtisanerie et de faiblesse, d'un homme qui veut faire son devoir à tout prix. En se plaignant d'ordres déplorables donnés

par le prince de Conti, il écrit à d'Argenson : « Vous verrez plus, » monsieur, c'est qu'au lieu de son- » ger à me renforcer, il me pré- » vient qu'il enverra M. le comte » d'Estrées, je ne sais pas où, bat- » tre les buissons dans des endroits » où les ennemis ne sont pas . . .

. . . .

» Je suis trop bon serviteur du » roi pour rendre à M. le prince » de Conti ce qu'il me fait. Je veux » cependant lui en faire la peur, » en le menaçant de m'en retour- » ner au camp de Louvain. »

En 1747 il rédigeait un mémoire lumineux sur la situation de l'ar-

mée, et il y joignait des réflexions qui révèlent cette franchise du génie et cette souffrance intérieure de l'*artiste* contrarié.

« Tout homme sage doit être » alarmé de voir son opinion désapprouvée généralement. Si l'incertitude et la variation sont un » mal dans les choses de la vie » privée, l'on peut dire que c'est un » malheur à la guerre, et quiconque change sa disposition [1] par » légèreté, ou sur ses opinions [2], » jette toutes les parties d'une armée dans le désordre et la con-

[1] Celle du général.

[2] D'après ses propres idées.

» fusion, parce que l'on peut re-
» garder les changements dans l'o-
» pération comme un accident ar-
» rivé au plan que l'on s'est formé [1],
» qui ne s'établit que sur une mé-
» ditation faite à loisir et qui em-
» brasse tout l'objet, avec les par-
» ties qui y sont relatives. Les per-
» sonnes d'esprit, et surtout les per-
» sonnes éloquentes sont très-dan-
» gereuses dans une armée, parce
» que leurs opinions font des pro-
» sélytes, et si le général n'est pas
» un personnage opiniâtre et en-
» têté de son opinion, ce qui est
» un défaut [2], il [3] lui donne des

[1] Que le général s'est formé.

[2] C'est-à-dire ce qui déplaît aux gens de cour.

[3] Cela lui donne.

» incertitudes capables de lui faire
» commettre de grandes fautes; c'est
» le cas où je me trouve.

. . . .

» Ma conduite a paru trop unie
» et l'on a jugé à propos d'opérer
» et de provoquer les événements.
» . . . . Berg-op-Zoom est devenu
» une affaire au-dessus des forces
» humaines, pour ainsi dire, ou du
» moins hors de tout exemple. La
» politique, nos pertes et notre
» amour-propre peut-être nous ont
» échauffés sur cette entreprise, au
» point que nous sommes prêts à y
» sacrifier l'armée, la gloire de nos
» armes et celle du roi. Les esprits
» s'échauffent, on blâme le général

» de sa lenteur; il ne saurait partir trop tôt pour se précipiter » dans un labyrinthe qu'il prévoit. » L'on parle, l'on écrit des mémoires, l'on se communique des » idées, comme si celui qui est » chargé de la conduite de cette » campagne n'en était pas occupé. » Enfin on veut le faire marcher, » on brigue, on cabale à cet effet.

. . . .

» Au demeurant, l'on me permettra de prendre le parti que » prennent les médecins qui cèdent » toujours aux avis de la consultation pour se mettre à couvert » de tout blâme.

» A la guerre, il faut souvent

» agir par inspiration; si l'on était
» toujours obligé de rendre compte
» pourquoi l'on prend plutôt un
» parti qu'un autre, l'on serait sou-
» vent contredit. Les circonstances
» se sentent mieux qu'elles ne s'ex-
» pliquent, et si la guerre tient de
» l'inspiration, il ne faut pas trou-
» bler le devin. »

On voit par toutes ces lettres combien Maurice était impatient du joug de la cour et quel mépris il avait pour la politique de cette cour inepte et frivole, où l'on ne regardait la guerre que comme un amusement, comme une occasion de briller, sans aucun souci du sang des soldats et de l'honneur du pays.

Chaque jeune officier ne songe qu'à sa gloire particulière, si l'on peut appeler gloire la coupable vanité de faire écharper son régiment et soi-même, non-seulement sans utilité, mais encore au grand préjudice ou au grand péril de la campagne. Maurice avait fait de ces folies à quinze ans. Il avait entendu Eugène lui dire : « *Apprenez à ne pas confondre la témérité avec la valeur,* » et encore enfant, il avait réfléchi sur cette semonce; il avait mûri de bonne heure, et personne dès lors ne fut plus avare du sang des hommes qu'il commandait. Outre qu'il était réellement très-humain, il mettait sa gloire et sa science à prévenir les maux de la guerre et à

empêcher ces choses éclatantes où la noblesse, avide de retourner à ses plaisirs, voulait se précipiter pour gagner ses éperons et disparaître. Le grand Frédéric écrivait à Maurice en 1746 : — « Votre lettre » peut servir d'instruction pour tout » homme qui est chargé de la con» duite d'une armée. Vous donnez » des préceptes; vous les soutenez » par des exemples.

» .... Dans le premier bouillon » de la jeunesse, lorsque l'on ne » met que la vivacité d'une imagi» nation qui n'est pas réglée par » l'expérience, on sacrifie tout aux » actions brillantes et aux choses » singulières qui ont de l'éclat.

» A vingt ans, Boileau estimait
» Voiture. A trente ans, il lui pré-
» férait Homère. Dans les premières
» années que je pris le commande-
» ment de mes troupes, j'étais pour
» les pointes; mais tant d'événements
» que j'ai vus arriver, auxquels même
» j'ai pris part, m'en ont détaché.
» Ce sont ces pointes qui m'ont fait
» manquer la campagne de 1744.

. . . .

» Le grand art de la guerre est
» de prévenir tous les événements.....
» Le chapitre des événements est
» vaste, mais la prévoyance et l'habi-
» leté peuvent conjurer la fortune. »

Puisque je suis en train de citer, ayant résolu de ne pas faire autre

chose, je transcrirai encore un fragment de lettre du maréchal de Saxe à Frédéric. Il est intéressant parce qu'il est une appréciation de la bravoure et de l'intelligence des troupes françaises :

« Les Français sont ce qu'ils étaient
» du temps de César, et tels qu'il
» les a dépeints : Braves à l'excès,
» mais inconstants, fermes à se faire
» tous tuer dans un poste, lorsque
» la première étourderie est passée,
» car ils s'échauffent dans les affai-
» res de poste, si l'on peut les faire
» tenir quelques minutes seulement;
» mauvais manœuvriers en plaine.

. . . .

» Il faut donc avoir recours aux

» dispositions, que l'on ne saurait
» faire avec trop de soin.

» Le simple soldat s'y connaît, et
» lorsqu'ils sont bien postés, l'on
» s'en aperçoit d'abord à leur gaieté
» et à leurs propos. »

J'ai dit que le maréchal de Saxe n'avait rien d'un courtisan. Fils de roi, aspirant sans cesse à être roi lui-même, il avait un grand orgueil. Et pourtant ce n'était qu'un aventurier hardi, qui dut se contenter du titre de grand général, et l'indépendance de son caractère eût pu lui être fort nuisible. Voici en quels termes il demandait, en 1734, un avenir au roi de France, dans une lettre

adressée au comte de Noailles, et datée du camp de Graben :

« Quoique les belles actions par-
» lent d'elles-mêmes, je me trouve
» dans le cas d'être obligé de me
» louer moi-même. Je n'ai ni pa-
» rents ni amis à la cour, et une
» fausse modestie dégénère en stu-
» pidité. . . . .

» Il y a quatorze ans que j'ai
» l'honneur d'être au service du roi,
» en qualité de maréchal de camp;
» j'en ai près de quarante, et je ne
» suis pas d'espèce à être assujetti
» aux règles et à vieillir pour par-
» venir aux grades. D'ailleurs, j'ai
» moins consulté les devoirs du sang

» et ceux de mes intérêts que ceux
» de l'honneur qui m'attachait au
» service du roi. Si vous y ajoutez
» le titre d'étranger, vous trouverez
» des raisons suffisantes pour m'a-
» vancer et pour porter le roi à
» m'accorder cette grâce, en y ajou-
» tant l'agrément qui met le prix
» aux choses. »

Rapprochons de cette apprécia-
tion de sa propre situation, celle
de M. Henri Martin.

« Il y avait quelque chose de
» peu flatteur pour l'orgueil national
» à devoir ses succès à un étran-
» ger. Encore cet étranger, ce bâ-
» tard de Saxe, avait-il pour prin-

» cipal lieutenant un autre étranger,
» un bâtard de Danemark, le comte
» de Lowendahl, homme supérieur,
» qui s'était formé en commandant
» les armées russes sous le maré-
» chal Münich. Il ne se formait plus
» chez nous de généraux. La cause
» générale était l'extinction des fortes
» études et des fortes pensées parmi
» la haute noblesse. »

Après avoir raconté les campagnes du maréchal de Saxe, détails admirablement résumés, mais qui se lient à trop d'événements généraux pour trouver place ici, l'historien supérieur que je cite aborde la personnalité de Maurice de Saxe dans le livre *Des mœurs et des idées en*

France depuis la mort de Louis XIV jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

« .... Richardson fait voir... dans son
» fameux roman animé d'une réalité
» si puissante et si poignante...... le
» vice élevé à des proportions tra-
» giques, la séduction systématique
» poursuivant avec une froide et vio-
» lente perfidie ce qui subsiste encore
» de vertu et de sentiment vrai dans
» le cœur de la femme, le séducteur
» transformé en une sorte de hé-
» ros illustré d'une gloire infernale :
» *Lovelace* est l'*Ante-Christ* de l'amour.
» Les modèles ne manquent pas à
» cette étrange figure. Lovelace n'est
» qu'un Richelieu agrandi et plus
» sérieux dans le mal. Maurice de

» Saxe exprime une nuance exceptionnelle. Il n'a pas cette froideur de serpent; impétueux dans le vice comme dans les combats, c'est l'Ajax homérique dénué de sens moral et jeté au milieu d'une civilisation raffinée, capable d'actes odieux ou d'actes généreux, suivant que sa fougue l'entraîne. Mais que Lovelace, dans le monde réel, s'appelle Richelieu ou Maurice de Saxe, le résultat est le même si le caractère et les moyens diffèrent. »

. . . .

« Voltaire n'admet nullement que la race humaine ait diminué en nombre, comme le prétendaient

» Montesquieu et tant d'autres. Il
» croit que la population n'augmente
» ni ne diminue sur le globe...... Il
» y a sur cette question un curieux
» mémoire du maréchal de Saxe,
» imprimé à la suite de ses *Rêve-*
» *ries*. Il propose, pour remédier à
» la prétendue dépopulation, qu'on
» ne se marie plus que pour cinq
» ans et qu'on ne puisse se rema-
» rier à la même femme, si l'on
» n'a pas eu d'enfants d'elle au bout
» de cinq ans. — C'est un étrange
» philosophe que Maurice de Saxe.
» — Montesquieu, dans l'*Esprit des*
» *lois*, voudrait aussi des lois, moins
» bizarres sans doute, afin de favo-
» riser la propagation. Il eût été
» bien étonné si on lui eût annoncé

» que la population de l'Europe,
» avant un siècle, aurait doublé
» presque partout et triplé dans
» certains pays, malgré des guerres
» et des révolutions immenses. »

Au livre quatrième de *la France sous Louis XV*, M. Henri Martin achève d'esquisser le maréchal de Saxe.

« Le maréchal de Saxe venait de
» mourir (30 novembre 1750), la
» tête pleine de projets de réforme
» et emportant avec lui tout ce qui
» nous restait de science de la grande
» guerre. On reconnaît, par une let-
» tre de Maurice au ministre de la
» guerre, qu'il prévoyait les consé-

» quences de l'état d'indiscipline et » d'ignorance où était tombée l'ar- » mée. . . . .

» Il eût probablement trouvé le » remède, c'est-à-dire dérobé le secret » de Frédéric II, si une fin préma- » turée, suite de ses excès, ne l'eût » enlevé à la France.

» . . . . Dans sa lettre au comte » d'Argenson, Maurice déclare que » l'armée française doit éviter les » affaires de plaine et de manœu- » vres et tâcher de se réduire à des » coups de main et à des affaires » de poste. Il ne fut que trop bon » prophète. — Ses œuvres militaires, » *Rêveries*, notes, etc., publiées en

» 1757, sont très-intéressantes à étu-
» dier. Il eût voulu rendre l'équipe-
» ment du soldat plus sain et plus
» commode, faire reprendre à la
» grosse cavalerie l'armure défensive
» et la lance, donner aux fantassins
» le pas cadencé comme chez les
» Prussiens, faire décider les affaires
» par la baïonnette et non par le feu,
» établir une école d'état-major, ob-
» tenir qu'on donnât les grades su-
» périeurs non plus à l'ancienneté,
» mais au mérite; avoir pour la dé-
» fense des ports des machines tou-
» jours prêtes, avec lesquelles on
» formerait à la minute des retran-
» chements sous l'eau à l'entrée des
» ports, pour arrêter les vaisseaux
» et les brûlots, créer une infanterie

» légère fort analogue à nos *chasseurs* » *de Vincennes.* — Très-préoccupé de » protéger la vie et la santé du soldat, » il regrette les armes défensives » d'autrefois. Il mêlait à ses vices des » sentiments d'humanité. Il tâchait » de faire disparaître le cruel usage » de brûler les faubourgs des villes » menacées. Il mettait les espions à » la chaîne au lieu de les pendre. » Il philosophe quelquefois plus sé- » rieusement que dans ce bizarre » *Mémoire sur la population*, dont » nous avons parlé ailleurs. *Quel* » *spectacle nous présentent aujour-* » *d'hui les nations? On voit quel-* » *ques hommes riches, oisifs et volup-* » *tueux, qui font leur bonheur aux dé-* » *pens d'une multitude... qui ne peut*

» *subsister qu'en leur préparant sans*
» *cesse de nouvelles voluptés. Cet as-*
» *semblage d'hommes oppresseurs et*
» *opprimés forme ce qu'on appelle la*
» *société, et cette société rassemble ce*
» *qu'elle a de plus vil et de plus mé-*
» *prisable, et en fait ses soldats. Ce*
» *n'est pas avec de pareilles mœurs,*
» *ni avec de pareils bras que les Ro-*
» *mains ont vaincu l'univers.* » Ce
» n'est pas Montesquieu, ce n'est
» pas Rousseau qui parle ainsi :
» c'est Maurice de Saxe dans ses
» *Rêveries.* — Maurice voudrait que
» tout Français fût soldat cinq ans,
» sans exception. . . . .

» Les généraux éminents disparu-
» rent avec Maurice de Saxe et Lo-

» wendahl, qui survécut peu à son
» compagnon d'armes. L'abaissement
» du gouvernement devenait toujours
» plus profond sous la main de la
» Pompadour, etc. »

On voit que l'illustre historien, tout en rendant justice au maréchal de Saxe, le traite avec beaucoup de sévérité. Cette sévérité est respectable chez un tel juge, et je ne saurais, ma grand'mère fût-elle là pour me le commander, lutter contre la condamnation portée par un talent si beau, si honnête, un talent qui est le type du patriotisme, en même temps qu'il est celui de la conscience et de la vertu.

Tout ce qui m'est permis, c'est

de rappeler que les égarements du héros furent ceux de son époque et ceux de son éducation. Au demeurant, l'âme était belle et grande, l'habitude du caractère bonne et généreuse. Dans un autre milieu, et soutenu par d'autres conseils, d'autres principes et d'autres exemples, cet *Ajax homérique* eût conquis sa gloire militaire pure des taches de la vie privée. « S'il fut vicieux, dit un autre historien de sa vie, les femmes y mirent une grande bonne volonté et l'y aidèrent de leur mieux. » — C'est probable; mais madame Favart est un gros péché dans sa vie, un péché que Dieu seul a pu lui pardonner, quoi qu'en ait dit Grimm dans sa *Correspondance*. Les

efforts de cet écrivain pour flétrir la victime et réhabiliter le coupable sont une action presque aussi mauvaise que l'action elle-même. Voilà le temps et les mœurs.

Maurice aimait réellement ses soldats et fort peu les gens de l'armée de cour, témoin sa réponse à un lieutenant général qui, en lui proposant l'attaque d'un poste, ajoutait : « Vous risquez d'y perdre au plus une douzaine de soldats. — Passe, répondit le maréchal, *si c'était une douzaine de lieutenants généraux,* » et il lui tourna le dos.

Il accueillit la mort sans effroi, disant à son médecin : « *La vie est*

un songe. Le mien a été court, mais il a été beau. »

Ce mot résume l'homme et le siècle.

C'était, en somme, un esprit très-exalté et dont l'excuse est dans cette exaltation même. Sa destinée ne fut pas suffisante à son activité. Il avait besoin d'être souverain, et comme il n'avait en ce temps-là aucun droit à l'être, ses amis eurent souvent à le défendre contre le reproche de folie que ses contemporains lui adressèrent. Qu'il fût venu cinquante ans plus tard, il eût cherché et réalisé quelque part peut-être son rêve de royauté, à

moins que la France n'eût étouffé son ambition sur l'échafaud. La destinée de Napoléon est comme une réalisation agrandie des songes ardents de Maurice. On sait que le fougueux Saxon rêva la royauté de Tabago, puis celle de la Corse, puis enfin celle des Juifs. C'était un réformateur sans lumière suffisante; mais qu'il eût été aux prises avec une tâche plus vaste que celle de donner un moment de gloire, sans lendemain, à la France corrompue, son remarquable sens pratique, qui reparaissait toujours dans l'action, en dépit de la fièvre physique et morale, l'eût peut-être préservé des erreurs qu'il couvait dans la solitude. Il eût pris con-

seil, il se fût éclairé, et, comme Adrienne Lecouvreur l'avait initié, sauvage et farouche, aux arts délicieux, quelque esprit juste et sérieux eût pu l'initier aux idées vraies. On ne doit jamais croire qu'une grande intelligence comprimée n'eût pas pris le bon chemin, si elle l'eût trouvé accessible. La vie d'enivrement n'est pas le but des hautes facultés que Dieu donne à certains hommes. C'en est l'écueil quand leur mission échoue par la faute des circonstances. C'est la maladie d'un ennui et d'un désespoir qui ne s'avouent pas toujours à eux-mêmes; mais ce mal serait peut-être vaillamment secoué, si, au lieu de

l'infection des cours libertines, l'air pur et libre venait vivifier et retremper ces poitrines puissantes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Suite de l'histoire de mon père. — Persistance des idées philosophiques. — *Robert, chef de brigands.* — Description de la Châtre. — Les *Brigands* de Schiller.

AVERTISSEMENT.

Certaines réflexions viennent inévitablement au courant de la plume quand on parle du passé : on le compare avec le présent, et ce présent, le moment où l'on écrit, c'est déjà le passé pour ceux qui vous lisent au bout de quelques années. L'écrivain a quelquefois aussi envisagé l'avenir. Ses prédictions se trouvent déjà réalisées ou démenties quand son œuvre paraît. Je n'ai rien voulu changer aux ré-

flexions et aux prévisions qui me vinrent durant ces derniers temps. Je crois qu'elles font déjà partie de mon histoire et de celle de tous. Je me bornerai à mettre leur date en note.

Je continuerai l'histoire de mon père, puisqu'il est, sans jeu de mots, le véritable auteur de l'histoire de ma vie. Ce père que j'ai à peine connu, et qui est resté dans ma mémoire comme une brillante apparition, ce jeune homme artiste

et guerrier, est resté tout entier vivant dans les élans de mon âme, dans les fatalités de mon organisation, dans les traits de mon visage. Mon être est un reflet, affaibli sans doute mais assez complet, du sien. Le milieu dans lequel j'ai vécu a amené les modifications. Mes défauts ne sont donc pas son ouvrage absolument, et mes qualités sont un bienfait des instincts qu'il m'a transmis. Ma vie extérieure a autant différé de la sienne que l'époque où elle s'est développée; mais eussé-je été garçon et eussé-je vécu vingt-cinq ans plus tôt, je sais et je sens que j'eusse agi et senti en toutes choses comme mon père.

Quels étaient, en 97 et en 98, les projets de ma grand'mère pour l'avenir de son fils? Je crois qu'elle n'en avait pas d'arrêtés et qu'il en était ainsi pour tous les jeunes gens d'une certaine classe. Toutes les carrières ouvertes à la faveur sous Louis XVI l'étaient sous Barras à l'intrigue. Il n'y avait rien de changé en cela que les personnes, et mon père n'avait réellement qu'à choisir sa place entre les camps et le coin du feu. Son choix, à lui, n'eût pas été douteux; mais depuis 93 il s'était fait chez ma grand'mère une réaction assez concevable contre les actes et les personnages de la Révolution. Chose très-remarquable pourtant, sa foi

aux idées philosophiques qui avaient produit la Révolution n'avait pas été ébranlée, et en 97 elle écrivait à M. Heckel une lettre excellente que j'ai retrouvée. La voici :

DE MADAME DUPIN A M. HECKEL.

« Vous détestez Voltaire et les » philosophes, vous croyez qu'ils » sont cause des maux qui nous » accablent. Mais toutes les révolu- » tions qui ont désolé le monde » ont-elles donc été suscitées par » des idées hardies? L'ambition, » la vengeance, la fureur des con- » quêtes, le dogme de l'intolérance, » ont bouleversé les empires bien

» plus souvent que l'amour de la
» liberté et le culte de la raison.
» Sous un roi tel que Louis XIV,
» toutes ces idées ont pu vivre et
» n'ont rien pu bouleverser. Sous
» un roi tel qu'Henri IV, la fer-
» mentation de notre révolution
» n'eût pas amené les excès et les
» délires que nous avons vus, et
» que j'impute surtout à la faiblesse,
» à l'incapacité, au manque de
» droiture de Louis XVI. Ce roi
» dévot a offert à Dieu ses souf-
» frances, et son étroite résignation
» n'a sauvé ni ses partisans, ni la
» France, ni lui-même. Frédéric
» et Catherine ont maintenu leur
» pouvoir, et vous les admirez,
» monsieur; mais que dites-vous de

» leur religion? Ils ont été les pro-
» tecteurs et les prôneurs de la
» philosophie, et il n'y a point eu
» chez eux de révolution. N'attri-
» buons donc pas aux idées nou-
» velles le malheur de nos temps
» et la chute de la monarchie en
» France, car on pourrait dire :
« Le souverain qui les a rejetées
» est tombé, et ceux qui les ont
» soutenues sont restés debout. »
» Ne confondons point l'irréligion
» avec la philosophie. On a profité
» de l'athéisme pour exciter les fu-
» reurs du peuple, comme au temps
» de la Ligue on lui faisait com-
» mettre les mêmes horreurs pour
» défendre le dogme. Tout sert de
» prétexte au déchaînement des

» mauvaises passions. La Saint-
» Barthélemy ressemble assez aux
» massacres de septembre. Les phi-
» losophes sont également innocents
» de ces deux crimes contre l'hu-
» manité. »

Mon père avait toujours rêvé la carrière des armes. On l'a vu, durant son exil, étudier la bataille de Malplaquet dans sa petite chambre de Passy, dans la solitude de ces journées si longues et si accablantes pour un enfant de seize ans; mais sa mère aurait voulu, pour seconder ses inclinations, le retour d'une monarchie ou l'apaisement d'une république modérée. Quand il la trouvait contraire

à ses secrets désirs, comme il ne concevait pas alors la pensée d'agir sans son adhésion complète, il parlait d'être artiste, de composer de la musique, de faire représenter des opéras ou exécuter des symphonies. On retrouvera ce désir marchant de compagnie avec son ardeur militaire, de même que son violon fit souvent campagne avec son sabre.

En 1798, se présente dans l'histoire de mon père une circonstance futile en apparence, importante en réalité, comme toutes ces vives impressions de jeunesse qui réagissent sur notre vie entière, et qui même parfois disposent de nous à notre insu.

Il s'était lié avec la société de la ville voisine, et je dois dire que cette petite ville de la Châtre, malgré les travers et les défauts propres à la province, a toujours été remarquable pour la quantité de personnes très-intelligentes et très-instruites qui se sont produites dans sa population, tant bourgeoise que prolétaire. En masse on y est pourtant fort bête et fort méchant, parce qu'on y est soumis à ces préjugés, à ces intérêts et à ces vanités qui règnent partout, mais qui règnent plus naïvement et plus ouvertement dans les petites localités que dans les grandes. La bourgeoisie est aisée sans être opulente, elle n'a point de lutte à soutenir contre une noblesse arro-

gante, et rarement contre un prolétariat nécessiteux. Elle s'y développe donc dans un milieu très-favorable pour l'intelligence, quoique trop calme pour le cœur et trop froid pour l'imagination.

Cité ancienne et affranchie anciennement, la Châtre est placée dans un vallon fertile et délicieux, qui s'ouvre tout entier aux regards quand on a gagné la lisière des plateaux environnants. Par la route de Châteauroux, à peine a-t-on laissé derrière soi une chaumière au nom romantique (*la Maison du diable*), qu'on descend une longue chaussée bordée de peupliers, avec un ravin de vignes et de prairies à droite et

à gauche, et de là on embrasse d'un coup d'œil la petite ville, sombre dans la verdure, dominée d'un côté par une vieille tour carrée qui fut le château seigneurial des Lombaud, et qui sert aujourd'hui de prison; de l'autre par un lourd clocher bien reluisant, dont la base, servant de porche à l'église, est un fort beau morceau d'architecture antique et massive.

On entre dans la ville par un vieux pont sur l'Indre, où un rustique assemblage de vieilles maisons et de vieux saules offre une composition pittoresque.

Mais avant de décrire cette ville,

je me permettrai, sous forme d'apostrophe, une courte digression.

O mes chers compatriotes, pourquoi êtes-vous si malpropres? Je vous le reproche très-sérieusement et avec quelque espoir de vous en corriger. Vous vivez dans le climat le plus sain, et au milieu de la population rustique de la vallée Noire, qui est d'une propreté exquise, et pourtant vous semblez vous plaire à faire de votre ville un cloaque infect, où l'on ne sait où poser le pied, et où vous respirez à toute heure des miasmes fétides, tandis que derrière l'enceinte de vos maisons fleurit la campagne embaumée, et qu'au-dessus de vos toits abaissés

passe une masse d'air libre et pur, dont il semble que vous ayez horreur. Il est bien difficile d'assainir et d'entretenir propres des cités comme Lyon et Marseille; mais la Châtre! un groupe de maisonnettes jetées dans une oasis de prairies aromatiques et de vergers en fleurs! Vraiment la dépravation de l'odorat, le cynisme de la vue, inhérents à la population des petites villes de l'intérieur, sont des vices que n'excuse nulle part la misère, et qu'ici la pauvreté ne peut pas même expliquer, puisque cette population est aisée, et que d'ailleurs les bourgeois les plus riches n'y ont pas plus que les ouvriers les plus restreints la pudeur de faire disparaître la souillure de

leurs seuils inhospitaliers. Aucune observation des règlements de la plus simple police ne préoccupe apparemment les fonctionnaires municipaux. La chasteté pourtant l'exigerait aussi bien que la salubrité. La malpropreté est indécente, elle révèle dans les mœurs une absence de respect de soi-même, et dans l'esprit une habitude d'engourdissement honteux. Fi de la Châtre sous ce rapport! Dans des recoins perdus et ignorés de la vallée Noire, vous découvrez parfois sous les buissons une misérable chaumière construite en boue séchée au soleil, et soutenue de quelques vieux ais vermoulus. Si, par exception, la ménagère n'est qu'une coureuse fainéante, l'intérieur

répondra à l'extérieur; mais ce sera une exception, ne l'oubliez pas. Dix fois sur douze vous trouverez la maisonnette bien balayée, la vaisselle brillante sur le dressoir, le lit propre, l'âtre sans tache, pas un grain de poussière sur les solives enfumées : une misère profonde, parfois déchirante à voir, toujours respectable et jamais repoussante. Oui, la propreté est la dignité du pauvre, c'est par elle qu'il se montre supérieur à sa destinée et plus digne de vivre dans les palais que les fainéants qui les possèdent. Je crois que j'ai dit cela souvent, je le répéterai sans me lasser. L'indigence qui s'abandonne avec nonchalance et découragement mérite de la pitié : celle

qui lutte contre son dénûment, qui lave ses haillons, qui assainit et purifie sa pauvre demeure, mérite du respect et de l'amitié. Mais la saleté gratuite et volontaire n'inspire que le dégoût. Elle n'est autre chose qu'une dépravation et une ignominie.

Sans cette affreuse malpropreté, la Châtre serait un séjour agréable. La plus belle rue, la rue Royale, est, en réalité, la plus laide; elle est sans caractère. Mais le vieux quartier est pittoresque et conserve quelques-unes de ces maisons de bois de la renaissance, si élégantes et d'une si belle couleur. La ville, jetée en pente, monte toujours vers

la prison, et des rues étroites, qui serpentent entre des rangées de pignons inégaux envahis par la mousse et les pigeons, vont appuyer le flanc de l'antique cité à un ravin coupé à pic, au fond duquel l'Indre dessine ses frais méandres dans un paysage étroit mais ravissant. Ce côté-là est remarquable, et quand on sort de la ville par la promenade de l'abbaye, pour suivre le petit chemin sablonneux de *la Renardière*, on arrive aux *Couperies*, un des sites les plus délicieux du pays, au delà duquel on peut se perdre dans un terrain miné par les eaux, déchiré de ravines charmantes, et semé d'accidents pittoresques.

J'ai décrit la Châtre, je l'ai ser-

monnée, parce qu'au fond je l'aime, et je l'aime parce que mon père y eut des amis dont les enfants sont mes amis.

En 1798, mon père, lié avec une trentaine de jeunes gens des deux sexes, et lié intimement avec plusieurs, joua la comédie avec eux. C'est une excellente étude que ce passe-temps-là, et je dirai ailleurs tout ce que j'y vois d'utile et de sérieux pour le développement intellectuel de la jeunesse. Il est vrai que les sociétés d'amateurs sont, comme les troupes d'acteurs de profession, divisées la plupart du temps par des prétentions ridicules et des rivalités mesquines. C'est la faute

des individus et non celle de l'art. Et comme, selon moi, le théâtre est l'art qui résume tous les autres, il n'est point de plus intéressante occupation que celle-là pour les loisirs d'une société d'amis. Il faudrait deux choses pour en faire un plaisir idéal : une bienveillance véritable qui imposerait silence à toute vanité jalouse, un véritable sentiment de l'art qui rendrait ces tentatives heureuses et instructives.

Il est à croire que ces deux conditions se trouvèrent réunies à la Châtre à l'époque que je raconte, car les essais réussirent fort bien, et les acteurs improvisés restèrent amis. La pièce qui eut le plus de

succès, et qui fit briller chez mon père un talent de comédien spontané et irrésistible, fut un drame détestable, en grande vogue alors, mais dont la lecture m'a beaucoup frappée, comme un échantillon de couleur historique : *Robert, chef de brigands*.

Ce drame, *imité de l'allemand,* n'est qu'une misérable imitation des *Brigands* de Schiller, et pourtant cette imitation a de l'intérêt et de l'importance, car elle implique toute une doctrine. Elle fut représentée pour la première fois à Paris en 1792. C'est le système jacobin dans son essence; Robert est un idéal du chef de la montagne, et j'engage

mon lecteur à le relire comme un monument très-curieux de l'esprit du temps.

Les *Brigands* de Schiller sont et signifient tout autre chose. C'est un grand et noble ouvrage, rempli de défauts exubérants comme la jeunesse (car c'est l'œuvre d'un enfant de vingt et un ans, comme chacun sait); mais si c'est un chaos et un délire, c'est aussi une fiction d'une haute portée et d'un sens profond. Permettez-moi de vous en rappeler l'analyse.

Un vieillard faible et bon a deux fils, natures énergiques et terribles, dont on ne comprend guère la pa-

renté avec cette âme débonnaire et crédule. On voudrait voir la lionne qui les a enfantés, ou entendre rappeler d'elle quelque trait qui expliquât l'origine des violentes passions de ces deux types redoutables. Schiller n'y a point songé. Supposons ce que nous voudrons; c'est le défaut des riches que cette absence de soin. Ils ont trop pour tout montrer, et une œuvre d'art qui laisse beaucoup supposer et beaucoup inventer au delà du cadre où elle se renferme est déjà une œuvre pleine de feu et de vie.

Charles, l'aîné de ces deux fils du comte de Moor, est un lion généreux et brave; François, le cadet,

est un loup poltron et perfide. Le premier a la puissance du bien, le second celle du mal. Tous deux ont du génie, tous deux se disputent la tendresse d'un père qui doit être la victime de cette lutte dénaturée.

Charles, livré aux égarements de la jeunesse, calomnié par son frère, aigri, désespéré, veut cependant abandonner ses amis les étudiants qui l'entraînent au désordre, pour retourner auprès d'un père qu'il aime et respecte au fond du cœur. Il lui écrit pour lui demander le pardon de ses erreurs et lui exprimer un repentir sincère. Il attend sa réponse avec impatience, il est plein du souvenir de ses jeunes

années et d'un pur amour qu'il regrette amèrement d'avoir négligé. C'est là que s'ouvre le drame. Charles veut revenir à la vertu. Le pourra-t-il? Le vice n'a-t-il fait qu'effleurer cette âme supérieure? Un caractère si impétueux aura-t-il pu se plonger impunément dans le délire des mauvaises passions? Oui sans doute, si la fatalité, qui s'attache comme un châtiment à une destinée dont nous prenons trop peu de soin, ne vient s'opposer à sa conversion et changer en fureur ces élans de tendresse et de piété.

La réponse du vieux Moor arrive, transmise par l'intermédiaire de François; c'est un refus, c'est la

malédiction paternelle. François a intercepté les lettres de Charles. Il en a supposé d'autres qui le signalaient au courroux de son père comme un scélérat incorrigible, menaçant, plongé dans le déshonneur et dangereux pour la vie même du vieux comte.

Charles exaspéré se voue aux Furies. L'amour se change en haine, en désespoir, en blasphème, dans son sein et sur ses lèvres. Il maudit Dieu et l'humanité. Il veut venger dans le sang de tous les maîtres, de tous les oppresseurs, la honte et l'abandon de tous les déshérités. Il devient l'ennemi furieux et implacable de la société qui le

repousse et le condamne. Ses compagnons, perdus de dettes, et repoussés comme lui du monde officiel, se groupent autour de lui et prononcent d'affreux serments.

Mais que vont-ils faire de toute cette colère, de tous ces besoins de vengeance? L'un d'entre eux, créature lâche, cynique et rusée, a ouvert l'avis d'exercer le brigandage, et il a conçu ce projet sous l'empire de préoccupations cupides et méprisables. Les autres n'y ont vu qu'un moyen de se séparer de la société et de se venger d'elle en la rançonnant. Charles Moor saisit violemment cette idée, parce qu'à l'instant même elle lui apparaît plus

grande et plus logique. Il se créera une puissance terrible pour châtier les méchants et venger leurs victimes. Il sera le bras armé de la justice divine. Il ressuscitera les décrets sanguinaires du tribunal secret de la vieille Germanie. Il accepte le commandement de l'entreprise. Il prononce l'anathème sur tout son passé, sur tout son avenir. Il entraîne ses compagnons dans les forêts et dans les montagnes.

Cette résolution, toute romantique et brusque qu'elle paraisse, n'a rien d'invraisemblable dans l'œuvre de Schiller. Elle s'explique par la situation violente où se trouvent les esprits surexcités de ces jeunes gens

à la fois trop instruits et trop ignorants, types variés mais tous vrais et profonds d'un scepticisme amer et d'une effrayante désorganisation morale. Leurs entretiens animés sont pleins d'une exagération où le mauvais goût s'allie au sublime, et qui peint admirablement l'époque de transformation où l'humanité se trouvait à la fin du dix-huitième siècle. La foi du passé était morte, il n'y avait rien de préparé pour appuyer l'espérance d'une foi nouvelle. Le mal qui régnait dans les mœurs et dans les institutions apparaissait dans toute sa laideur. Les abus étaient monstrueux, et la jeunesse enthousiaste, éprise d'un rêve de liberté et de

réforme, n'avait pas assez de vertu, pas assez de croyance, pas assez de force véritable à opposer à cette chute du vieux monde qui allait l'engloutir malgré ses protestations et ses cris.



FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE
DU TOME DEUXIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.
(SUITE.)

CHAPITRE QUATRIÈME.
(Suite.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.



